

LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

CINQUANTE-ET-UNIÈME ANNÉE

N° 8. — AOUT 1908

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

SOMMAIRE

Rufina Noeggerath, sa vie et son œuvre, ALGOL, p. 449. — Les Bibles (*suite*), Ed. GRIMARD, p. 459. — La Vie invisible, LÉON DENIS, p. 471. — Souvenirs d'un spirite (*suite*), ROUXEL, p. 476. — La Promesse, poésie, JEAN RAMEAU, p. 486. — Première séance du médium Millor au cercle Allan-Kardec, P. MARTIN, p. 487. — Echos et Nouvelles, A. T., p. 493. — Souscription pour le monument de Bonne-Maman, Rufina Noeggerath, p. 497. — Communiqué, p. 498. — Revenue de l'Au-delà, p. 498. — Société algérienne d'études psychiques : A. l'Humble, p. 499. — Errata, p. 501. — Bibliographie, p. 501.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

NOUVELLE ÉDITION DU VOLUME

ANIMISME ET SPIRITISME

Par AKSAKOF (Alexandre)

Prix de l'ouvrage : 20 francs. — Pour nos abonnés, 15 francs.

LIVRES NOUVEAUX

JULIEN L'ARROCHE. — *Les Voix du Tombeau. Poésies Spiritistes.* Belle édition luxueusement tirée, ouvrage in-18 jésus de 166 pages. Volume recommandé tout spécialement à nos lecteurs. Prix. 3 fr., franco 3 fr. 35

LÉOPOLD DAUVIL. — *Souvenirs d'un Spirite, réunissant: Vieilles notes. — Roman de deux âmes. — L'Abbé Bornave. — Voyage à Jérusalem.* Beau volume in-8° carré de 493 pages. Prix. 3 fr. 50

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

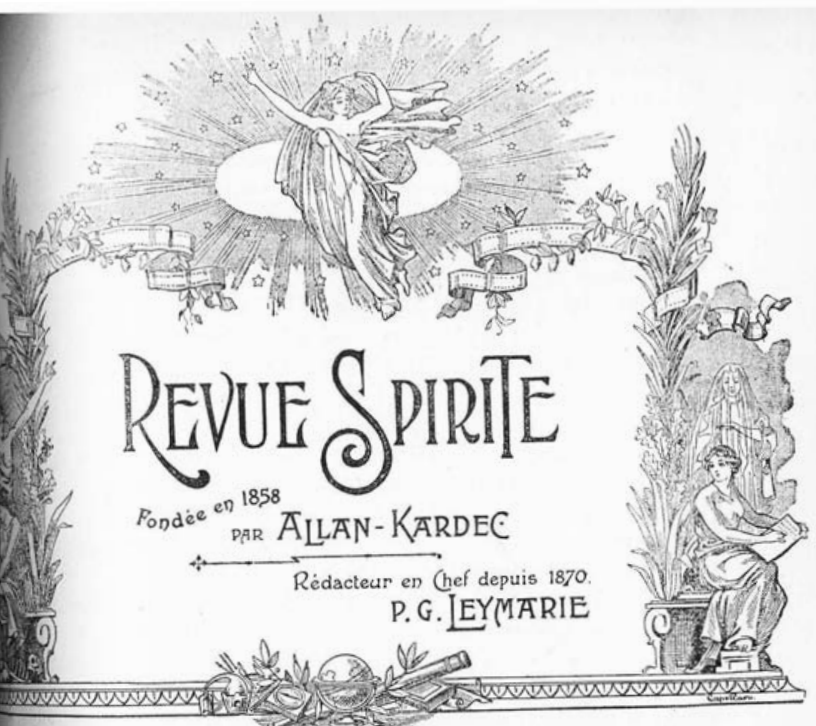
La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque numéro.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 49 premières années, 1858 à 1906, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 et 1906 (14 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 50^e année 1907, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix : 2 fr. 50 par volume. PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE.*



REVUE SPIRITE

Fondée en 1858

PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en Chef depuis 1870.

P. G. LEYMARIE

NAÎTRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSER, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

51^e ANNÉE.

N^o 8.

1^{er} AOUT 1908.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

Rufina Noeggerath

SA VIE ET SON ŒUVRE

Il nous semble entendre notre chère Bonne Maman nous dire de sa voix douce et pénétrante : — Surtout, si vous parlez de moi, dites plutôt ce que j'ai voulu que ce que j'ai fait. Je suis venue simplement, comme tous mes frères, comme toutes mes sœurs, remplir ici-bas un rôle, une mission, mesurés à mes capacités intellectuelles, à mes aptitudes morales, et surtout à mon cœur. Comme bien d'autres, j'ai erré, j'ai tâtonné, j'ai été trompée et je me

suis trompée ; mais j'ai toujours, dans ma pleine conscience, ardemment désiré et cherché le pur et le vrai.

— Ne disons donc sur cette vie si longue et si bien remplie que les choses essentielles et propres à servir d'enseignement, tant en nous aidant de nos souvenirs et impressions personnels que des précieux renseignements qu'a bien voulu mettre si obligeamment à notre disposition — ce dont nous la remercions vivement — M^{me} Emile Noeggerath, la digne fille de notre vénérée amie.

Cette existence, nous nous proposons de la montrer à tous ceux qu'intéresse la philosophie immortaliste, sous les trois phases principales qui la caractérisent : l'aurore, la lutte et le triomphe.

L'aurore.

Reportons-nous à l'année 1821. — Les dates ont leur importance et leur signification. Ceux-là mêmes qui ne sont pas spiritualistes et n'ont, par suite, pas même une croyance vague en la pluralité des existences, reconnaissent que certaines époques de l'histoire sont marquées d'un sceau particulier, qu'ils tentent d'expliquer à leur manière, mais dont le sens véritable leur échappe. Telles la Renaissance, le siècle de Louis XIV, la Révolution, l'Année terrible. Quelques-unes de ces époques sont définies par la simple désignation de l'année : ainsi, 1811, 1815, 1830, 1848. Pour d'autres, on abrège encore cette indication et l'on dit : quatre-vingt-neuf, — quatre-vingt-treize, et cette simple énonciation de deux chiffres fait immédiatement apparaître devant notre esprit tout un passé sensationnel, glorieux ou terrible.

Nous spirites, qui avons appris que rien n'est livré au hasard, que, par conséquent, l'existence humaine est régie par des lois, nous arrivons à comprendre que pour tel ou tel il n'est pas indifférent que la naissance ou la mort d'un parent, d'un époux, d'une épouse, d'un enfant, d'un maître, d'un ami et même d'un ennemi ait lieu à une époque donnée plutôt qu'à une autre, et nous nous rendons compte que non seulement les générations sont solidaires entre elles mais que le sont également les entités qui les composent.

Prenons pour exemple la Révolution, et voyons si nous pouvons en détacher un seul personnage important, comme Louis XVI, Mirabeau, Danton ou Robespierre, ou bien un parti comme les Girondins ou les Jacobins, ou encore une catégorie d'hommes comme les Conventionnels, sans décolorer et rendre méconnaissable tout le tableau grandiose de cette époque.

A bien réfléchir, nous sommes attachés à cette vie comme des acteurs à une pièce de théâtre, et, tous nous y venons jouer un rôle, défini dans les grandes lignes, grand, secondaire, médiocre ou effacé, que nous pourrions modifier dans la mesure de nos forces, mais qui, dans tous les cas, sera utile

soit à nous, soit aux autres. Ce rôle est celui que nous avons préparé, dans de nombreuses répétitions, nous voulons dire de nombreuses existences, et il nous appartient de nous fortifier et de nous grandir en vue de nouveaux rôles dans les pièces futures.

Donc, en cette année 1821, Napoléon, dont la chute avait enlevé à la France, entre autres possessions, la Belgique, mourait à Sainte-Hélène ; en Angleterre, naissait une princesse qui devait, sous le nom de reine Victoria pendant plus d'un demi-siècle d'un sage gouvernement, préparer « l'entente cordiale » de deux peuples, jusque-là ennemis héréditaires ; aux États-Unis James Monroë était réélu président et attachait son nom à la doctrine qui affranchit son pays de toute intervention européenne.

C'était l'époque où l'Europe, à peine sortie d'une longue et violente période de guerres, de bouleversements et d'agitations, aspirait à une nouvelle Renaissance et rêvait de faire succéder à la Révolution, qui avait si profondément refait et défait sa carte politique, une révolution, plus pacifique mais non moins passionnée, dans les sciences, les lettres, les arts, le commerce et l'industrie.

Les esprits étaient en ébullition. Il y avait comme une fécondité et une germination simultanées d'idées nouvelles. Aux armées de la Révolution et à la grande armée avait succédé l'armée non moins formidable des poètes, des artistes, des savants, des novateurs de tous ordres. L'étonnante pléiade de 1830 se préparait à régner. Pendant que Chateaubriand était ministre de France à Berlin, Lamartine écrivait les *Nouvelles Méditations*, Victor Hugo faisait paraître son premier recueil lyrique, les *Odes et Ballades*, Goethe écrivait les *Années de voyage de Wilhem Meister*, Lord Byron rêvait à l'émancipation de l'Italie en attendant d'aller mourir à Missolonghi, et Silvio Pellico allait expier sous les *Plombs* de Venise son crime d'avoir cherché à réaliser pour son pays le songe de Byron.

Pendant que, d'autre part, on étudiait les moyens de faire servir les chemins de fer au transport des voyageurs, Ampère, le premier, énonçait le principe de la télégraphie électrique ; François Arago était directeur de l'Observatoire. Et, de leur côté, les penseurs et philosophes ne se remuaient pas moins : Victor Cousin traduisait les *Œuvres complètes de Platon* ; Lamennais, dans des combats d'éloquence, cherchait sa voie, pendant que Delphine Gay, — en attendant d'être M^{me} de Girardin, — adressait ses premiers vers à l'Académie et que l'abbé Grégoire publiait son livre : *De l'influence du christianisme sur la condition des femmes*. Charles Fourier et Saint-Simon s'occupaient à développer leurs théories de réorganisation sociale ; Michelet professait la philosophie au collège Rollin ; Edgar Quinet avait dix-huit ans et George Sand dix-sept, tandis que leur contemporain, le jeune Rivail, futur fondateur du spiritisme sous le nom d'Allan Kardec, s'instrui-

sait à l'école célèbre de Pestalozzi. Enfin, la doctrine de Swedemborg commençait à se répandre en France ; et qu'il nous soit permis d'ajouter que le futur directeur de la *Revue spirite* après Allan Kardec, et aussi le futur éditeur de la *Survie*, P.-G. Leymarie, n'allait pas tarder à venir lui-même en ce monde remplir sa difficile mission.

C'est, cette même année 1821, le 10 octobre, que naquit, à Bruxelles, Rufina Temmerman, qui devait être M^{me} Noeggerath et plus tard l'éminent et gracieux auteur de la *Survie*, ouvrage qui témoigne de la prédilection qu'elle avait pour la plupart des écrivains ou personnages que nous venons de citer.

Rufina fit ses premières études dans une très bonne école laïque, puis alla les terminer dans une école de jeunes filles à Bonn, sur le Rhin, à 25 kilomètres de Cologne. Bonn est la patrie de Beethoven, et possède une université florissante. C'est dans ce milieu scientifique, artistique et lettré qu'allait se façonner cette âme d'élite. D'abord la vie lui apparaît sous sa face la plus enchanteresse : elle a des parents riches qu'elle aime et dont elle est choyée ; elle a un frère, Félix, à qui l'unit une profonde amitié ; de plus, elle est d'une merveilleuse beauté, d'une distinction exquise, qui font d'elle la reine de toutes les fêtes. Elle va être recherchée, courtisée, adulée, car, sur tous ceux qui l'entourent elle exerce une magique séduction : mais, tel le léger et insoucieux papillon, elle vole de fleur en fleur sans s'arrêter à aucune. Elle a une amie intime qui a un frère ; mais ce frère elle ne l'a jamais rencontré ni même ne s'en est jamais inquiétée. Or, un jour ou plutôt une nuit, elle rêve qu'elle assiste à une soirée et que passe devant elle un jeune homme d'une beauté de Christ avec une chevelure aux reflets étrangement dorés. Ce jeune homme, qui ne lui a pas été présenté, lui adresse la parole et l'invite à danser. Quelques jours après, au cours d'une fête, elle voit, au comble de l'émotion, se reproduire de point en point la scène rêvée : un jeune homme, d'une ressemblance frappante à celui de sa vision, s'avance délibérément vers elle, et, sans lui avoir été préalablement présenté, lui parle et l'invite à danser. C'est alors seulement qu'elle apprend qu'il est Charles Noeggerath, le frère de son intime amie. Ainsi eut lieu cette première conjonction d'étoiles ; mais ce ne devait être que beaucoup plus tard que devait se réaliser le rapprochement de leurs deux destinées.

Rufina retourne à Bruxelles : sa vie se passe en voyages, en toilettes, dans toutes les fantaisies que procure un luxe dont la fortune de ses parents la comble ; elle continue à régner dans tous les bals et toutes les fêtes, et cependant ni tout ce bonheur mondain, ni la grande affection de sa famille n'arrivent à la satisfaire entièrement. Poussée par un sentiment mystérieux dont elle ne se rend pas compte encore, elle se résout, en plein romantisme, à une époque où il n'était pas encore question de l'émancipation de la

femme, elle se résout, disons-nous, à échapper à cette vie de jeune fille toute d'activité factice, et, guidée par son âme d'artiste, elle va s'installer chez des amis, à Anvers, pour faire des études sérieuses de peinture. Il faut se reporter à cette époque pour juger du courage dont elle dut s'armer non moins que sa mère pour braver toutes les interprétations auxquelles cette démarche pouvait donner naissance. Elle n'était pas, du reste, au début de sa lutte contre les préjugés mondains, et la protection qu'elle accordait à ceux qui en pâtissaient lui avait déjà valu le surnom de « Mademoiselle Don Quichotte ».

Elle avait vingt-quatre ans quand le Dr Charles Noeggerath, que des affaires de famille avaient conduit en Amérique et qu'elle croyait mort, vint la demander en mariage. Ils se retrouvèrent tous deux grands et plus dignes encore du bonheur d'élite que leur étrange rencontre leur avait fait pressentir et que leur union allait réaliser. Le savoir, l'instruction et le merveilleux don de guérir du jeune médecin lui promettaient une brillante carrière ; dans les hôpitaux, il surprenait les vieux docteurs par la sûreté de ses diagnostics, et il était, en outre, doué d'une médiumnité étrange qui le portait à prédire la maladie et la mort des personnes qui, pour le moment, étaient bien portantes. Cette médiumnité il l'avait révélée à sa fiancée l'avant-veille de leur mariage, et c'est en sanglotant qu'il était venu lui dire que la réalisation d'un pareil bonheur était impossible, car il savait qu'il mourrait dans six ans. Le lendemain, il avait tout oublié ; mais hélas ! l'événement ne devait que trop se vérifier : six ans plus tard, en 1852, M^{me} Noeggerath était veuve.

La lutte.

Le souvenir de Charles devint alors pour la jeune femme un culte qui devait la préparer à l'initiation spirite. Environ vingt ans après sa mort, il lui donna une preuve, pour elle décisive, de sa survie ; il est resté son guide durant sa vie sur la terre et c'est à lui qu'elle tendit la main pour passer le seuil de la mort.

Cependant, avant qu'il lui fût donné de se vouer entièrement aux études de l'au-delà, elle devait connaître la lutte pour satisfaire aux exigences de la vie terrestre. Peu de temps après son mariage, ses parents avaient perdu toute leur fortune, et la mort de son mari la laissa, seule avec une petite fille, obligée de gagner son pain, sans autre ressource que sa personnalité et son art.

Elle vint à Paris, et bientôt son talent de portraitiste, à une époque où la photographie n'existait pas encore, ainsi que ses critiques d'art lui créèrent une position. Elle ne tarda pas à briller par son esprit et par sa grâce dans les salons aristocratiques du second Empire ; mais pendant ce temps des espions surveillaient son modeste atelier, car on n'ignorait pas qu'elle était

vaillante républicaine et qu'elle s'employait comme intermédiaire entre les proscrits réfugiés à Bruxelles et leurs amis de Paris.

Après avoir connu des artistes et des princes, elle se trouva subitement mêlée aux industriels et à la vie des affaires.

Une maladie la contraignit à déposer son crayon de pastelliste. Sans se décourager elle travailla à une invention qui, bien qu'elle n'eût jamais étudié la chimie, se fondait sur un procédé chimique, et qui lui promettait une fortune ; mais son brevet, déjà accepté par une fabrique, fut perdu pendant le siège. Heureusement les circonstances la mirent bientôt au-dessus du besoin.

Les dernières années de la vie de Rufina Noeggerath ont été consacrées à l'étude, à l'affirmation et à la propagande du spiritisme. Libre penseuse et presque néantiste, elle s'était, toute jeune déjà, détachée du catholicisme. Ses premiers essais de spiritisme, à l'époque de la mort de son mari, l'avaient déçue et c'est avec beaucoup de scepticisme qu'elle y revint. Grâce à un grand médium, une amie, elle acquit enfin la certitude des vies successives et la possibilité de communiquer avec les désincarnés. Désormais et, pour ainsi dire, sans relâche elle devait, pendant plus de trente-cinq ans, s'employer à faire pénétrer la grande vérité de ce qu'elle devait appeler elle-même la « survie », dans les âmes endolories rencontrées sur son chemin et avides de consolations et d'espoir.

C'est en 1896 que M^{me} Noeggerath confia à son ami, M. P.-G. Leymarie, l'édition de son œuvre la *Survie*, recueil de communications choisies, obtenues pendant vingt-cinq années de séances suivies, dans des groupes intimes, se réunissant aux mêmes jours et à heures fixes. Ce sont des médiums à matérialisation, à incarnation, à effets physiques ou intuitifs, hommes et femmes, amis ou professionnels, illettrés ou fort instruits, qui lui ont transmis ces « Échos de l'Au-delà ». Le livre contient dans sa première partie des explications sur les phénomènes médianimiques et des conseils sur la bonne conduite des séances ; les deux autres parties sont consacrées à des enseignements philosophiques d'où dérive, comme vérité primordiale du spiritisme, l'évolution universelle et individuelle par l'amour.

Il lui sembla toujours qu'elle avait une mission bien définie, une mission de progrès et d'amour, et son dévouement pour la remplir fut tel que, pour arriver à faire vivre ses médiums, et pour subvenir par elle-même aux frais de l'édition de son œuvre, elle a vécu pendant des années d'une vie d'anachorète voulue, se nourrissant de pain sec, de café noir et de pommes de terre, épargnant sur la lumière et le feu, en hiver.

En 1907, la *Survie* eut une édition dont nous avons parlé dans cette *Revue*. Aujourd'hui elle est traduite en allemand, en espagnol et en anglais. Voici quelques lignes extraites de la conclusion de cet ouvrage :

« Le spiritisme est une loi naturelle dont on doute à cause de sa simplicité même ; ce n'est pas une religion, tous y sont conviés : immortalistes et néantistes sans distinction de race, de nationalité, de caste, d'opinion.

« Tout renaît, se transforme, évolue.

« *La lumière, toujours plus de lumière* (1), irrésistible attraction ! Emblème de la science, comme les ténèbres où se préparent les formations de vie sont l'emblème de l'obscurantisme. L'homme, dans ses premières incarnations dans l'humanité, ne commence-t-il pas par l'ignorance de toute notion du bien et du mal ?

« L'étude profonde de la nature démontre à l'homme sa destinée faite de conséquences. *Le présent est le fruit du passé et le germe de l'avenir* (2).

« Je le répète, le spiritisme est une loi naturelle. Rien n'empêchera l'arbre de reverdir, le brin d'herbe de reprendre sa place au soleil, le rampant de devenir ailé, l'homme de FRANCHIR LES FRONTIÈRES DE LA TERRE.

« N'est-ce pas une gloire pour une âme un peu fière de ne devoir son avancement à aucune autre puissance que la sienne propre, et de conquérir à chaque incarnation nouvelle, des trésors inestimables ?

« *Tant qu'il y aura sur la terre un seul homme qui souffre, les autres ne pourront être heureux* (3).

« L'âme est affamée de justice et de liberté ; elle aime ! et vous en faites (ô savants) l'esclave de forces aveugles, implacables dans leur matérialité brutale.

« On me demandera de quelle autorité je suis armée pour élever ainsi la voix.

« De l'autorité que me donne, depuis plus de quarante ans, l'étude méthodique d'une quantité innombrable de phénomènes observés dans des conditions de garantie absolue...

« Je suis armée, enfin, de l'Amour de l'humanité, et cette armure-là jamais ne se rouille ni ne se tache de sang. »

Quand son livre eut paru, celle à qui son aménité, sa grâce et ses cheveux blancs avaient fait donner par ses nombreux amis le doux nom de « Bonne Maman », ouvrit largement les portes de son salon. Son école de Spiritisme-Amour, comme elle l'appelait, continua son œuvre de propagande par sa douce parole, sa foi contagieuse, par tout le charme de sa captivante personnalité. Dépassant les limites de la France, en Allemagne, en Russie, en Amérique, partout, sa plume portait le calme dans des cœurs révoltés et l'espérance aux âmes timides. Et jusqu'au jour où la fatigue la força à dépo-

(1) Goethe.

(2) Leibnitz.

(3) Albin Valabrègue.

ser sa plume, les ennemis de la cause ont senti qu'ils avaient en elle une adversaire toujours vaillante et combattive.

Au nombre des médiums qui donnèrent, dans ces dernières années, des séances chez Bonne Maman, nous citerons M^{me} Corner, si connue sous son nom de jeune fille Miss Florence Cook, par les fameuses expériences de W. Crookes, Anna Rothe, la gracieuse M^{me} Bardélia, Péters et Miller. Elle était en correspondance amicale avec le grand médium espagnol M. Segundo Oliver, pour qui elle professait une très grande estime. On sait avec quelles attentions délicates et affectueuses elle traitait les médiums, et avec quelle énergie, à l'occasion, elle savait aussi les défendre.

Pour tous, humbles et grands, elle était l'aïeule sage et vénérée, l'aïeule aimable et souriante, qu'on allait visiter surtout pour apprendre d'elle le secret de ne pas vieillir et d'être heureux en devenant meilleur; et, de fait, combien, à la voir et à l'entendre, s'en retournaient soit libérés d'un doute, d'un préjugé, d'un ennui, d'une souffrance, soit enrichis d'une consolation, d'une amitié nouvelle, ou tout au moins d'une espérance ou de quelque admirable et réconfortante pensée. — Dans son petit salon de philosophe et d'artiste pénétrèrent, entre autres grands esprits, Anatole France, l'admirable écrivain et des savants tels qu'Ochorowicz et Duclaux, directeurs de l'Institut Pasteur. C'est là qu'aimaient à aller se retremper tous les militants du spiritisme et du spiritualisme. Outre ceux qui furent plus spécialement ses compagnons de lutte, tels que Camille Chaigneau, le grand peintre et médium Hugo d'Alési. M. et M^{me} P.-G. Leymarie et le Dr Chazaraïn, nous citerons, au hasard de la plume et regrettant de ne pouvoir tous les nommer, parmi les dévoués et fidèles : Charles Lomon, Camille Flammarion, le colonel de Rochas, Léon Denis, Gabriel Delanne, Albin Valabrègue, le général Amade, le commandant Mantin (Léopold Dauvil), Ed. Grimard, le commandant Béra, Papus, Beaudelot, directeur du *Spiritisme moderne*, le général Fix, le prince Wisznewski et la princesse Wisznewska, présidente de l'Alliance universelle des femmes pour la paix; le baron de Longueval; le baron et la baronne de Wateville; M^{mes} C. Flammarion, de Laversay, Lamoureux, Sorgue, la socialiste généreuse et vaillante; Lalot, fondatrice de l'Œuvre des loyers, Marya Chéliga, Thécla de la *Fronde*; Malet, de Komar, M^{lles} Anatole de la Forge, Carré, Désormeaux; MM. David, directeur des Gobelins, le savant chimiste, élève, ami et successeur du célèbre Chevreul; le Dr Broussay; les peintres Mattig et Brown; Desmoulin, le graveur bien connu; Jacques Brieu, Georges Malet, de la *Gazette de France*; Pablo, le poète Julien Larroche, J. Van-Driesten, Davrigny, et combien d'autres... Elle fut l'amie des maîtres et des aînés, mais elle fut aussi l'amie et la bonne conseillère des jeunes. Nous ne citerons qu'un exemple. Quand J. Malgras, l'auteur des *Pionniers du spiritisme en*

France, conçut l'idée première de faire paraître son ouvrage sous ce titre : *Lierre d'or des sciences psychiques*, il crut avec raison ne pouvoir se dispenser d'aller prendre les avis de l'éminente et vénérée doyenne des spirites. Elle l'accueillit avec enthousiasme. « Son activité (à 84 ans), écrivait depuis notre ami, est inlassable et sa vigueur intellectuelle entière. Elle est l'âme du mouvement spirite contemporain. Son salon réunit, tous les mercredis, tout ce qui, dans le monde des penseurs, des écrivains, des artistes, s'intéresse aux études psychiques. Elle inspire les artistes, les écrivains, elle les aide de tout son pouvoir, les guide de ses conseils.

« Nous lui devons, pour notre part, une reconnaissance sans bornes, car, sans elle, sans son dévouement qui tient du prodige quand on pense à la somme d'énergie physique qu'elle dépense pour ses amis, nous n'aurions pu mener à bien notre travail. C'est elle qui, nous signalant les écueils, nous a évité de dévier de la ligne que notre programme devait nous tracer ; elle qui, par ses lettres ou sa parole, stimulant les volontés tièdes ou indécises, nous a procuré de précieux concours sans lesquels notre œuvre eût avorté.

« Mais ce qui vaut mieux encore que ses qualités intellectuelles, ce sont ses qualités morales : sa parfaite bonté, son inépuisable charité, qui l'ont fait surnommer « *Bonne Maman* ».

« Ces deux mots si simples sont le plus bel éloge que l'on puisse faire de cette grande âme qui passe la plus grande partie de son temps à secourir et à consoler les malheureux, et notamment les pauvres veuves qui connaissent bien le chemin de sa demeure et vont y chercher la consolation et le rayon d'espérance qui les soutiendra pendant le temps que doit durer la douloureuse séparation.

« Les spirites du monde entier connaissent « *Bonne Maman* ».

Le triomphe.

En 1901, on fêta rue Milton les quatre-vingts ans de Bonne Maman. C'est entourée de sa fille bien-aimée, de sa blonde petite-fille et de son petit-fils, grand jeune homme d'une réelle distinction, docteur en médecine, qu'au milieu des fleurs elle accueillit émue et souriante tous les amis et spiritualistes de valeur accourus en grand nombre pour lui serrer la main et lui apporter leurs félicitations et l'hommage de leur sympathique admiration.

Assurément elle fut heureuse de tous ces témoignages d'estime et d'affection ; mais elle crut ne devoir les prendre que comme des encouragements à poursuivre sa mission. Dans son corps délicat et frêle mais robuste, elle sentait toujours palpiter une âme rayonnante, un cœur débordant d'amour et de pitié pour les déshérités de la lumière. Il lui restait des forces encore à dépenser et quel trésor de consolations à répandre autour d'elle ! Son labeur terrestre n'était donc pas fini. Et puis qu'avait-elle à craindre de la mort ?

Est-ce que, à la veille de ses quatre-vingts ans, elle ne s'était pas dressée souriante devant la sombre « reine des épouvantes » ? pour lui chanter cet hymne triomphal (1).

« Je viens te rendre hommage, ô grande calomniée !

« Tu n'es pas la hideur que les hommes représentent.

« Tu n'es pas le spectre qui fait peur ; la femme noire et décharnée qui pose son doigt glacial sur notre cœur en lui disant : Tu cesseras de battre.

« Tu es blanche, lumineuse, souriante.

« Ta beauté est surhumaine.

« Tu es une messagère d'amour.

« Tu es l'être qui nous aime le mieux et que nous avons le mieux aimé.

« Tout animée de sollicitude tendre, tu viens nous endormir doucement pour nous enlever à la dernière étreinte de la chair malade qui s'attache à notre âme, désespérément, afin de se soustraire à la corruption.

« Tu es la victoire de l'esprit sur la matière.

« Nous prenant dans tes bras comme un enfant nouveau-né, tu nous portes vers une autre rive et tandis que sur la terre on ferme les yeux du cadavre, tu ouvres ceux du vivant pour lui faire contempler d'incomparables clartés.

« Plus de froid, plus de faim, plus de misère pour ceux qui ont aimé.

« Plus de massacres, plus de hurlements de fauve — à mort ! — à quelque race que l'on appartienne. Plus de criminels blasphèmes.

« Ton mot de passe est *Égalité*, car l'âme universelle a donné son étincelle de vie à tout ce qui palpite, et elle est UNE.

« Mais ceux qui restent sur la terre, isolés, meurtris, en larmes !

« Oh ! la mort sait bien qu'il n'est pas de joie sans la joie des autres. Le plus bel apanage de celui dont elle a fait le *vrai vivant* sera de venir prouver à la terre l'éternelle évolution de tout être, d'épandre les pleurs sur les cœurs comme une pluie féconde pour des floraisons nouvelles d'amour et de progrès sans fin.

« O Mort ! Tu es une grande éducatrice ! Tu es la LUMIÈRE.

« Tu es la PRIÉ ! »

♦♦

Cependant, si les facultés de Bonne Maman restaient toujours étonnantes de jeunesse et de vigueur, ses forces physiques déclinaient. Il y a quelques

(1) Publié dans la *Revue spirite* de septembre 1900.

Nous proposons que cet hymne soit gravé sur le monument qui sera élevé à l'auteur de la *Survie*.

mois, dans une dernière lettre, elle nous écrivait : « Je fais beaucoup de propagande ici chez ma fille, dans un cercle choisi où notre beau spiritisme *amour* n'a point de peine à triompher. Malheureusement je suis d'une extrême faiblesse qui me force au repos après mes entretiens de chaque jour et je suis absolument privée de la joie d'écrire à mes amis... »

Sur la brèche jusqu'au dernier moment, elle écrivait encore dans la *Revue spirite*, au mois de mars dernier, précisément à l'époque où le *Matin* commençait son enquête sur le spiritisme. Cette enquête, elle l'accueillit avec joie. Ainsi, la grande presse allait s'emparer de la question spirite. Les savants proclameraient la réalité du phénomène; mais, qui donc attesterait la vérité de la survie dans l'au-delà? Cet honneur, cette joie suprême, c'est à elle qu'ils étaient réservés. C'est elle qui devait dire au délégué du *Matin* « d'une voix couverte, qui, parfois, s'exaltait jusqu'aux intonations de la prière des choses merveilleuses », elle qui devait lui affirmer « que nous sommes en communion directe avec ceux que nous appelons les défunts, et que nous ne sommes qu'un instant d'une vie éternelle qui s'épanouit dans une lumière toujours plus pure. »

Elle avait parlé au nom de ses frères spirites, sachant bien que sa bonne parole, telle une semence féconde, allait être répandue largement dans le monde. Sans doute elle prévoyait que cette semence serait çà et là étouffée par les ronces; mais, par contre, dans combien de terres généreuses elle la voyait germer et s'épanouir!

Sa mission était dès lors accomplie; elle pouvait partir.

Peu de jours après la publication de son entretien avec un rédacteur du *Matin*, — le 15 avril 1908, — l'apôtre éloquent de la *Survie*, entrevoyant déjà les clartés qu'elle avait su si bien faire pressentir par sa parole ou dans ses écrits, dépouillait doucement sa frêle enveloppe terrestre, et, après un tendre et suprême « au revoir » à sa fille, à ses petits-enfants, aux bons amis de la terre, s'en allait souriante tendant ses mains aux êtres bien-aimés qui, dans l'au-delà radieux, lui prêtaient son triomphe.

ALGOL.

Les Bibles

(Suite) (1).

Après avoir reproduit dans ses grandes lignes l'étrange et suggestive vision d'Hermès, l'hiérophante en expliqua le symbolisme au nouvel initié dont l'esprit s'égarait en de vagues rêveries.

(1) Voir *Revue* août à décembre 1907, et janvier à juillet 1908,

— Voilà, lui dit-il, ce qu'a vu l'antique Instructeur égyptien et ce que nous ont transmis ses successeurs. Les paroles du Sage sont comme les sept cordes de la lyre où sont contenues toutes les harmonies. Cette vision, incompréhensible pour le vulgaire, ressemble au ciel étoilé qui pour l'enfant n'est qu'une voûte parsemée de clous d'or, alors que pour le Sage, elle est l'espace sans bornes où gravitent dans un ordre mystérieux les hiéroglyphes stellaires dont il comprend le sens et prédit les évolutions. Plus tu apprendras à l'approfondir et plus tu verras s'étendre son amplitude et s'élargir sa signification. Tu comprendras que la doctrine du Verbe-Lumière représente la divinité triple en ses éléments constitutifs : l'intelligence, la force et la matière, l'esprit, l'âme et le corps, la lumière, le verbe et la vie.

Ayant ainsi conduit son disciple au centre idéal de l'Univers, le Maître élargissant le cercle et rayonnant dans le temps et dans l'espace, montra le Principe générateur s'épanouissant en ses multiples, en ses innombrables manifestations. Les sept sphères, disait-il, auxquelles se rattachent sept planètes, symbolisent sept principes ainsi que sept états de la matière et de l'esprit, sept mondes divers, enfin, que chaque humanité doit traverser dans son évolution. Les sept Génies représentent les Esprits supérieurs qui dirigent les sphères.

Il ne faut pas oublier que chaque grand Dieu était, pour les Initiés d'alors, le chef de légions d'Esprits qui pouvaient exercer une action efficace sur l'homme non moins que sur les choses de la terre. Et c'est ainsi que se renouvelait, ici, la similitude, plus encore, l'identité si souvent signalée entre les principes fondamentaux de toutes les religions, toutes issues d'une source originaire, commune, unique, émanant des périodiques interventions des Esprits supérieurs sur les races diverses et leurs civilisations respectives. Les sept Génies de la vision d'Hermès sont les sept Dévas de l'Inde, les sept Amshapands de la Perse, les sept Anges de la Chaldée, les sept Séphiroths de la Kabbale, les sept Archanges de l'Apocalypse chrétienne... étrange et permanent septénaire qui se retrouve dans l'univers entier, ne vibrant pas seulement dans les sept couleurs de l'arc-en-ciel et dans les sept notes de la gamme, mais encore dans la constitution de l'homme, triple en son essence, mais septuple en son évolution.

— Tu as pénétré, poursuivit l'hiérophante, jusqu'au seuil du grand arcane. Hermès t'a fait connaître le ciel invisible, la lumière d'Osiris, le Dieu caché de l'Univers qui pénètre de son souffle les myriades de créatures vivantes qui le peuplent... A toi, maintenant, de te diriger dans cette voie royale que l'on vient d'ouvrir devant toi, pour t'élever jusqu'à l'Esprit pur.

Souviens-toi qu'il y a deux clefs principales qui devront te servir dans tes études scientifiques.

La première, la voici : le dehors est comme le dedans des choses ; ce qui

est en bas est en haut ; le petit et le grand sont identiques ; l'esprit inter-pénètre toute matière ; une seule et unique Loi dirige l'Univers.

Voici la seconde : Les hommes sont des dieux mortels, les dieux sont des hommes immortels.

N'oublie pas non plus qu'il faut mesurer la « vérité » et l'appropriier aux intelligences, la voiler aux faibles qu'elle rendrait fous, la cacher aux méchants qui ne pouvant la saisir dans son entier, s'en feraient des armes de destruction. Pour ce qui te concerne, renferme-la dans ton cœur et ne l'utilise que pour le bien de tes frères, dans un sentiment d'amour. La science sera ta force, la foi, ton épée et le silence, ton armure infrangible.

Qu'on juge de l'impression que devaient produire d'aussi mâles prescriptions, d'aussi troublantes révélations, sur l'esprit des nouveaux initiés qu'entourait, sur l'observatoire des temples, le cadre magique d'une nuit élyséenne, sous le dôme d'azur sombre où semblait avoir été déversé tout l'écrin des ciels orientaux. Et lorsque du ciel constellé, ils abaissaient leurs regards sur la terre endormie, quel spectacle s'offrait, s'étalait devant eux, sous les lueurs opalines d'une lune d'argent.... A leurs pieds, dormaient, au milieu de massifs de sycomores, de tamaris, de dattiers et de bananiers musas aux feuilles gigantesques, les terrasses blanches, les pylônes, les statues colossales des dieux, les sphinx énormes qui, dressés ou couchés sur leurs socles, semblaient surveiller la nature de leurs yeux fixes de granit, tandis que sur le ciel pâle de l'horizon, se profilaient les grandes pyramides, mystérieux réceptacles inviolés de tous les secrets dont les dieux avaient confié la garde aux hommes divinisés, prêtres et hiérophantes, qui, solennellement, en avaient accepté le dépôt !

Tel était le paysage fantastique que contemplaient les néophytes muets et songeurs au souvenir de tous les troublants mystères qui leur avaient été dévoilés. Après ce qu'ils avaient vu et appris, ils pouvaient se croire transportés dans les régions planétaires, entre la terre et le ciel, où les trépassés flottants, sans yeux et sans parole, retrouvaient peu à peu le regard et la voix. Eux, aussi, ils allaient entreprendre le grand voyage à travers les mondes et les existences. Mais ils connaissaient désormais le sens et le but de la vie et pouvaient se dire : « J'ai atteint les régions de la paix, de la vérité, de la justice, de l'amour. Je suis ressuscité et j'appartiens au chœur des Dieux qui habitent le ciel, car je suis de leur race. »

De si fières pensées, de si audacieuses espérances pouvaient hanter l'esprit de chacun des adeptes, dans la nuit qui suivait la cérémonie mystique de l'initiation. Le lendemain, alors qu'il errait dans les avenues du temple, cette nuit ne lui semblait peut-être plus qu'un rêve... mais quel rêve inouïable !

Certes, il était encore bien loin du but final, car il est long le voyage que

l'on fait sur *la barque des millions d'années*; mais sa vision de l'autre monde, son envolée dans le royaume de la lumière ne fussent-elles qu'un songe, n'avait-il pas pour garants de la réalité ce « double » mystérieux, ce moi céleste... cette conscience qui lui était apparue sous une forme vivante ?

Était-ce une âme sœur qui, dans la crypte ténébreuse, lui avait adressé de si douces paroles ? Était-ce son guide protecteur ? Était-ce le simple effet de son esprit qu'exaltait le pressentiment de ce qu'il serait un jour ? Mystère ; mais c'était une *réalité* et si cette âme n'était autre que la sienne, à coup sûr, c'était la vraie.

L'initiation était terminée. L'adepte était solennellement consacré comme prêtre d'Osiris. S'il était Égyptien, il restait attaché au temple. S'il était étranger, on lui permettait parfois de retourner dans son pays, soit pour y établir un culte, soit pour y accomplir une mission. Mais dans quelque pays qu'il se retirât, il pensait à l'Égypte, se souvenait des pyramides, du temple où il avait été initié, des visions qui l'avaient transporté dans l'au-delà, et alors même que dans ses heures mauvaises, lui fussent revenues quelques défaillances, il les surmontait bien vite, en se remémorant les paroles que lui avait adressées l'hiérophante pendant la nuit divine : « Hermès t'a fait connaître le ciel invisible où resplendit la lumière d'Osiris, à toi, maintenant, de choisir la voie pour monter à l'Esprit pur, car désormais, tu appartiens aux *ressuscités vivants*, c'est-à-dire à la phalange des dieux. » (Édouard Schuré.)

Un dernier mot pour en finir avec l'Égypte. Nous avons tâché de donner au lecteur une idée de cette terre étrange au point de vue physique. Nous nous sommes efforcé, ensuite, d'expliquer ce qu'elle pensa, ce qu'elle crut ce qu'elle rêva dans le cadre exceptionnel où s'est effectuée son antique et lente évolution. Nous nous sommes appliqué, surtout, à montrer quel profond idéalisme renfermaient sa religion, son culte, son symbolisme permanent, ses mystères impénétrables pour le vulgaire, mais à l'explication desquels étaient consacrés les procédés rigoureux de ses mystiques initiations.

Il nous faut dire, maintenant, ce que fut le tréfonds de cette âme africaine et en caractériser les aptitudes, les faiblesses et les tares constitutionnelles.

Ce qui distingue l'Égypte de l'Asie, dit Edgar Quinet, c'est « d'avoir cherché la révélation dans les mystères de la vie organique ». Le culte de l'animal, ce premier né de la nature vivante, voilà quel est le signe de la race de Cham, le rite fondamental de l'Afrique. Ni l'écriture, ni la parole, ne pouvaient enseigner une croyance à cette race muette, concentrée, involuée, l'une et l'autre étant trop subtiles pour elle. Il fallait que son génie de nature servile allât chercher la trace divine de sa vie dans les vies étrangères, disparates et inférieures, dans le cœur du crocodile, du serpent, de l'épervier et du lion. L'homme, en s'agenouillant devant l'animal, consacra

sa dépendance par l'acceptation spontanée, volontaire du *Code noir*, et c'est pourquoi les premières divinités de ses temples furent des dieux vivants, mais puisés dans la basse ambiance de la nature qu'il adorait, tout en frémissant devant elle. Ce furent des crocodiles ornés de pendants d'oreilles et de colliers étincelants de pierreries, des lionnes caparaçonnées d'étoffes de grand prix et devant lesquelles brûlait nuit et jour l'encens des cassolettes. Des chiens hurlants figuraient dans les processions ; des serpents étaient allaités dans les sanctuaires... Et ce qui prouve que tel était bien le goût prononcé de cette singulière âme égyptienne pour d'aussi étranges divinités, c'est que le sacerdoce fut contraint de les accepter.

Plus tard, à la vérité, fut relevé ce culte, au fur et à mesure des progrès de la civilisation qui sans renier l'instinct populaire créa, sous l'impulsion d'un autre instinct non moins bizarre mais à coup sûr original, un nouveau dieu symbolique, le sphinx, animal fabuleux dont la configuration énigmatique était bien l'expression du caractère complexe, inexpan­sif et paradoxal de l'âme égyptienne amoureuse du mystère, c'est-à-dire de « l'inexprimé ».

On sait quel rôle joua ce symbole dans l'existence de ce peuple à nul autre pareil : Amour, terreur, adoration superstitieuse de la vie en toutes choses — plantes et animaux — furent les éléments de sa dogmatique en sa primitive sauvagerie.

C'est à grand'peine que nous comprenons de tels rites nous, civilisés, habitués dès longtemps à dominer, à fouler aux pieds toute race animale domptée, subjuguée, réduite en esclavage ; mais il en était tout autrement aux temps antiques, alors que cette race possédait toute puissance en sa maîtrise et sa liberté. L'Égyptien ne pouvait faire un pas, sans se heurter à cette vie qui s'imposait à lui, vie fourmillante et bourdonnante... quand elle ne rugissait pas, depuis la fleur des eaux qui germait dans le mystère, jusqu'au scarabée, autre fleur vivante ou plutôt escarboucle aux élytres d'or, jusqu'au lion, enfin, maître et roi dans ses solitudes inviolées.

Dans ce pandémonium, l'homme d'Égypte ne tarda pas à rencontrer des êtres plus puissants que lui et dont l'intelligence spéciale prévoyait et connaissait des choses qu'il ignorait. C'étaient le crocodile dans le fleuve, le serpent dans les broussailles, le terrible gorille, hideuse et inquiétante caricature de l'homme, dans les forêts, l'aigle et l'épervier dans les nues. Tous étaient sans rivaux dans leurs domaines. Leurs mouvements, leurs habitudes quotidiennes, leurs migrations périodiques étaient réguliers comme l'alternance des saisons. N'avaient-ils pas une science secrète qui les dirigeait, les inspirait ?

Que pouvait faire l'homme « nu de corps et d'esprit » devant l'armée de ces premiers occupants de la terre, vêtus de fourrures, de plumes ou d'écail-

les, pourvus d'ailes, armés de becs, de dents et de griffes, qui en disputaient la possession à cet intrus sans feu ni lieu qui, sans nul droit, réclamaient indûment qu'on lui fît une place, si modeste qu'elle fût? — Tous ces êtres libres, indépendants, indomptés, inattaquables, n'étaient-ils pas des dieux?

Tels furent les éléments, pour ainsi dire indigènes, du culte de l'Égypte, véritable rituel de l'esclave africain. Toutefois, le sacerdoce qui voulait émanciper ce continent, ne pouvait se contenter de ces liturgies du désert; il y ajouta un sens profond, voilé sous un symbolisme officiellement déterminé.

Tout d'abord, apparut l'Être éternellement insondable, Jupiter Ammon, puis vint son épouse, Athor, la « déesse des nuées » qui, tenant sur ses genoux le dieu enfant représentant le monde en sa forme naissante, compléta la famille divine. Sous des noms divers, cette trinité première, s'incarnant de plus en plus dans l'univers réel, se popularisa d'un bout à l'autre de la vallée du Nil. Dans chaque sanctuaire, se retrouvait cette même famille, bien que flottante et polymorphe dans ses dénominations. Toujours, le Père, sous les noms variés d'Ammon, d'Osiris ou de Knef; toujours, l'épouse Mère et nourrice s'appelant tantôt Mouth, tantôt Isis, tantôt Neith; toujours, le Fils, le dieu naissant, le verbe incarné portant indifféremment les noms d'Horus ou de Malouli.

Mais autour de cette étrange famille rôdait l'ennemi, Typhon, le Satan égyptien, l'esprit du mal dont le souffle obscurcissait la lumière et tarissait les eaux saintes.

Est-il nécessaire d'ajouter que ce dogme fut exclusivement jeté dans le moule de la vallée d'Égypte, et que le dieu Osiris s'incarnait sous la double figure du soleil et du fleuve. C'est lui qui, avec les eaux périodiques, apportait et retirait la vie. Il arrivait, son épouse, Isis, autrement dit la Terre se couvrait de verdure, de fleurs et de fruits. Il se retirait, tout languissait, se desséchait, mourait.

Il s'ensuivait naturellement que le dieu devait reproduire dans sa vie toutes les vicissitudes du soleil et du fleuve. Celui-ci, chaque année, grandissait, débordait, puis disparaissait dans les sables, tandis que le soleil, pâlisant, lui aussi, plongeait la nature entière dans une mystérieuse et profonde douleur.

C'est alors qu'une plainte déchirante s'élevait du milieu de ce peuple privé pour quelque temps de sa fête accoutumée. L'Égypte tout entière se couchait dans sa vallée, comme dans son tombeau. Les prêtres, liturgiquement, se frappaient la poitrine; des pèlerinages lamentables allaient de ville en ville; on entendait des voix vociférant: Le dieu est mort, le dieu est mort! — Douleur puérile d'un peuple enfant qui, par atavisme séculaire

a transmis ces coutumes tout d'abord aux sauvages qui poussent des cris autour des trépassés, non moins qu'aux « pleureuses Romaines », salariées, tarifées qui, aux jours des funérailles, gémissaient, sanglotaient et se tordaient les bras... en raison directe du prix qui leur était alloué.

Il ne restait plus qu'à célébrer la passion et l'agonie de cette divinité défaillante dont l'Égypte entière devenait le Golgotha... et c'est pour cela, sans doute, que tous les monuments qui l'illustrent sont des monuments funèbres, ces pyramides entre autres, austères, lugubres, silencieuses comme la tombe et vides comme le désert.

Ajoutons, toutefois, que de cette désespérance l'Égypte a tiré sa grandeur et son originalité, en ce sens que l'homme en a profité pour se donner à lui-même sa valeur personnelle et sa place au soleil. En présence de la défaillance de l'Éternel, il s'est pris à s'estimer quelque chose. Au lieu de se laisser absorber, comme dans l'Inde, par son idole momentanément déchue, il a cherché souvent à rivaliser avec elle et a semblé s'essayer à faire sa propre apothéose... et de là sa religion, son respect pour les trépassés. Que d'efforts n'a-t-elle pas faits pour tâcher d'éterniser ces momies embaumées ! Les Pharaons, en montant au trône, commençaient, à l'avance, par se faire creuser par les mains de tout un peuple un sépulcre éternel, en sorte que le règne de ces grands fossoyeurs se mesurait à la profondeur et à la majesté de leurs tombeaux.

Ce que faisaient les rois, le plus humble artisan cherchait à l'imiter. Pourquoi cette manie de tant de générations pour la prolongation de l'apparente vie d'outre-tombe, sinon pour sauvegarder, isoler la vie privée de la vie universelle ? Chez les autres peuples, l'esprit de chacun s'exhalait dans le grand tout, mais l'Égyptien voulait conserver son corps, demeure de son âme, pour s'en faire un gage d'individualité jusque dans le royaume de la mort. Ne devait-il pas renaître avec ses dieux et traverser, sous la conduite d'Hermès, le labyrinthe des formes et des vies successives, jusqu'à ce qu'il vint enfin ressusciter avec le Soleil éternel, dans l'aube sidérale de l'immortel Ammon ?

C'est par cette foi dans la personne humaine, que l'Égypte, supérieure au reste de l'Asie, est toujours restée tout au moins l'égale, sinon la maîtresse, parfois, de ceux qui l'ont conquise, ne variant jamais ni dans ses dogmes ni dans son culte. Elle n'a cédé qu'au Christianisme, préparée qu'elle était à se l'assimiler par le sentiment qu'elle avait de l'instabilité du monde visible, le culte de la mort et la célébration annuelle de la passion d'Osiris sur le calvaire africain. Et c'est pourquoi, à la première annonce de la religion nouvelle, la noire madone de Thèbes sevrant son informe nourrisson, offrit ses mamelles à l'enfant de Bethléem. C'est pourquoi, de même, le sacerdoce égyptien qui s'était jusqu'alors prémuni contre les autres cul-

tes, céda sans défense et disparut si bien, qu'il est presque impossible de retrouver la trace de ses derniers moments.

Peu de temps après son abdication totale, se montrèrent les solitaires chrétiens de la Thébàïde. Les tombeaux, les nécropoles se peuplèrent d'ermites, d'anachorètes, de cénobites qui spiritualisèrent quelque peu la vallée des idoles. Quelque peu, disons-nous, car il ne faut pas s'étonner, que dans le voisinage des bêtes du désert, louves, serpents et lionceaux qui si longtemps avaient été des dieux, les esprits de tous ces saints personnages aient été assaillis par de terrifiantes visions, et que d'affreux combats se soient livrés entre leurs âmes et les passions charnelles, alors que partout autour d'eux flottaient les effluves des fauves dont tous les bas-reliefs des temples désaffectés reproduisaient les images peintes ou sculptées, leur racontant, d'un bout à l'autre de la vallée, les permanents triomphes de la nature ardente des tropiques.

C'est dans ces luttes d'esprits antithétiques, qu'acheva de mourir la religion égyptienne. A peine s'étaient écoulées quelques années, qu'il ne restait plus que des sanctuaires ensevelis sous des vagues de sable. Les centaures terrifiés (1) avaient montré de la main le chemin de leurs grottes à quelques hommes qualifiés du nom de *Saints*, parce que foulant en paix les emblèmes de la matière vaincue, ils avaient conquis la couronne de l'esprit. L'Égypte antique était morte ; sa Bible de pierre s'était fermée pour toujours. Au temple avait succédé le monastère (Edgar Quinet).

La Grèce.

De l'Égypte, passons à la Grèce.

La voilà qui s'étale en sa merveilleuse lumière, cette terre incomparable flottant, comme une feuille découpée, entre les eaux bleues de sa mer et l'azur de son ciel qui la couvre de son dôme. Quelles toiles valurent jamais le spectacle que nous offre ce panorama sans rival, avec ses aurores roses et ses crépuscules embrasés, alors que sur la gigantesque palette s'amalgament, en symphonies de couleurs harmonieuses, toutes les teintes avec leurs nuances allant des tons les plus éclatants de l'horizon, jusqu'à l'opalescence du zénith où elles se fondent et s'effacent.

N'est-ce pas la lumière des ciels méditerranéens qui, en Grèce, plus encore peut-être qu'en Italie, fut non seulement l'élément inspirateur, mais encore l'un des facteurs essentiels de l'œuvre esthétique que réalisèrent de

(1) Légende curieuse traduite de saint Jérôme. Saint Antoine errant dans le désert, aperçut un homme uni à un cheval (appelé par les poètes hippocentaure). A cet aspect, il s'écria : Holà, toi ! En quel endroit demeures-tu ? Le monstre murmura je ne sais quoi de barbare, puis étendant la main, il indiqua le chemin désiré et traversant les plaines immenses avec la rapidité de l'oiseau, il s'évanouit aux yeux de saint Antoine stupéfait.

si nombreux artistes, sur cette terre de la beauté ?... Ah, ce fut bien là le pays des dieux, dieux de la terre et dieux de l'Olympe qui semblèrent vouloir rivaliser entre eux. Sophocle a célébré les rossignols de Colone chantant dans les forêts d'oliviers et chacune des paroles de cet hymne aux strophes lyriques s'applique encore, aux mêmes lieux, où les chants d'oïseaux ont survécu aux cantiques des hiérophantes. Les cours d'eau de la Grèce ne sont que de simples ruisseaux à la vérité, mais tous, fleuves minuscules, coulant entre leurs rives couvertes de lauriers roses, vont directement se jeter à la mer, cette admirable mer Ionienne qui, pénétrant en souveraine, d'anse en anse, de golfe en golfe, où murmurent ses vagues mélodieuses, éveille partout, devant le spectacle de l'infini des eaux bleues, bordées de plages que dore le soleil, l'impression de la grâce exquise s'alliant à l'incommensurable grandeur.

— Pays merveilleux, sans doute, mais où donc est sa Bible ?...

— Ah, elle est partout cette Bible multiple, ce Livre d'or où écrivirent les dieux d'abord, puis les titans, puis les héros, puis les poètes, Homère, Sophocle et Eschyle, puis enfin les philosophes Pythagore et Platon... Mais point n'est besoin de papyrus, ni de livres, pour faire des Bibles immortelles. Celle de la Grèce n'est-elle pas écrite, en caractères ineffaçables sur son ciel, sa mer et ses montagnes qui semblent avoir été sculptées par quelque Phidias gigantesque, demi-homme, demi-dieu dont le ciseau aurait fait voler en éclats les roches dont les lignes ne s'harmonisaient pas suffisamment avec la scène héroïque, où évolua la race élue marquée par les destins.

Esthétique de la nature. La Grèce, on l'a dit, est l'un des plus admirables bas-reliefs qu'ait suspendus le Créateur dans son atelier terrestre. — Qu'importe que n'y soit pas gravé le nom de l'Auteur ? Qu'importe qu'aucune inscription n'y signale les exploits des héros qui l'ont illustré ?... Il n'en porte pas moins l'empreinte magistrale de la grandeur, de l'art, de la poésie et surtout de la pensée humaine.

Les trois foyers de lumière, l'Inde, la Perse et la Grèce brillent séparément, sans reflet réciproque, sans se mêler, sans presque se connaître. Il le fallait ainsi, pour que chacun d'eux fournisse toute sa carrière, donnât tout ce qui était à lui.

La suprême révélation qui les fait se ressembler entre eux et établit leurs rapports dans le premier des dogmes est le mot des Védas : « L'homme est l'aîné des dieux. L'hymne a tout commencé. La parole a créé le monde. »

« Et la parole le soutient, dit la Perse. L'homme veille et son Verbe incessamment évoqué perpétue la flamme de la vie. »

« Feu ravi du ciel même et malgré Jupiter » ajoute audacieusement la Grèce.

Ce flambeau de vie que nous nous passons, en courant, un Génie l'alluma

et le remit à l'homme, pour en faire jaillir l'art, le faire créateur, héros, dieu. — OEuvre auguste et difficile. Il n'importe ; captif en Prométhée, il remonte au ciel en Hercule.

Mais quelles que fussent leurs analogies dogmatiques, ce qui importait avant tout, c'est que l'Asie qui se croyait maîtresse du monde n'étouffât pas la Grèce, ni que la Perse associée à la Chaldée ne lui imposât les rites impurs de Babylone. Aussi l'événement capital et d'importance à nulle autre pareille fut la victoire de Salamine, la suprématie de durée permanente de l'Europe sur l'Asie. Platée, Marathon, Salamine, noms glorieux par excellence, les plus grands noms qui, en lettres d'or, éclatent sur les pages si souvent maculées de l'histoire universelle ! C'est par eux que nous est venue l'annonce de notre future émancipation, du possible avènement de notre liberté, bien plus encore, de notre énergie créatrice en art, en sciences, en critique... de notre ultérieure et lointaine conquête du monde spirituel.

Ce qu'il nous faut dire maintenant, c'est comment de la poésie que résument les poèmes homériques, s'est fait l'engendrement des dieux innombrables dont la Grèce fut le panthéon.

C'est avec raison qu'Eschyle appelle les dieux d'Homère les « jeunes dieux ». L'un d'eux, le dieu aux flèches d'or, le brillant Apollon, fut le dieu de la lumière. C'est dans ses sanctuaires que se célébrait, à l'équinoxe du printemps, une fête solennelle et mystérieuse. Les trépieds frémissaient, les lyres vibraient d'elles-mêmes dans l'attente du dieu invisible qui était censé venir des régions hyperboréennes. C'est alors que la grande prêtresse couronnée de lauriers chantait, devant les Initiés, la *Naissance* d'Orphée, fils d'Apollon, Orphée, le « souverain immortel, le sauveur des hommes, marchant une étoile au front parmi les astres et les dieux ».

L'impulsion théurgique qu'Orphée sut communiquer à la Grèce s'est transmise, plus ou moins, au reste de l'Europe et c'est pourquoi nous pouvons saluer en lui le grand initiateur de l'Hellade, l'ancêtre de la poésie et de la musique conçues par les anciens comme révélations des vérités éternelles.

Reculons quelque peu et disons ce qu'était alors la Grèce.

C'était au temps de Moïse, treize siècles avant le Christ. L'Inde s'enfonçait dans les brumes de sa décadence et n'offrait plus que l'ombre de son ancienne splendeur. Babylone piétinait l'Asie. L'Égypte, grande encore par la science de ses prêtres et par la puissance de ses pharaons, résistait de toutes ses forces à cette décomposition universelle, mais son action s'arrêtait à l'Euphrate et à la Méditerranée.

Quant à la Grèce, elle était profondément divisée par ses nombreuses doctrines religieuses et par les fluctuations d'une politique sans boussole. La péninsule montagneuse qui étale dans la mer ses fines découpures et qu'en-

tourent des guirlandes d'îles minuscules, était peuplée, depuis des milliers d'années, par une poussée de race blanche qui se croisant avec de nombreuses peuplades venues des contrées les plus diverses, s'était composé une langue admirablement mélodieuse et nuancée.

Parmi les marchands et les pirates qui, venant de toutes parts, abordaient dans ses ports, il y avait souvent des prêtres qui leur commandaient en maîtres. Nombre d'entre eux cachaient dans leurs barques telle image d'une divinité quelconque. Ces statuette de bois grossièrement sculptées n'étaient autre chose que d'informes fétiches, mais ces prêtres n'en possédaient pas moins certaines connaissances plus ou moins occultes auxquelles se mêlaient de vagues conceptions concernant la nature, en même temps que quelques ébauches d'une organisation civile généralement basée sur des dogmes religieux, car en ces temps toute vie intellectuelle émanait des sanctuaires.

Fort diverses étaient les divinités, mais il y avait des dieux partout. On adorait Junon à Argos, Artémis en Arcadie. L'Astarté phénicienne était devenue l'Aphrodite née de l'écume des flots. A Eleusis, avait été apporté par une colonie égyptienne le culte d'Isis, sous la forme de Déméter ou Cérès, mère des dieux... et combien d'autre encore qu'il est inutile d'énumérer. Chaque ville avait son temple, chaque sanctuaire son idole divine, si bien que toutes ces collectivités réunies formaient sur la Grèce entière comme une « buée de divinité » flottante; ce qui n'empêchait pas qu'au-dessus des déités locales, ne régnassent quelques dieux cosmogoniques, tel que le brillant dieu solaire, l'Apollon delphien dont le culte, alors quelque peu effacé, devait jouer plus tard un rôle si considérable.

Mais derrière la Grèce, pays de la lumière où luttaient en plein soleil dieux et déesses toujours rivaux et parfois ennemis, il y avait la Thrace montagneuse, rude et sauvage où vivait — pâtres et guerriers — une forte et mâle race servant de réserve aux Doriens grecs dont l'énergie se manifesta plus tard en maintes circonstances diverses.

C'est pour cette raison que la Thrace fut toujours considérée par les Grecs comme le pays saint par excellence, le pays de la lumière et de la véritable patrie des Muses. Dans ses hautes montagnes, trônaient les sanctuaires de Kronos, le Temps, de Zeus ou Jupiter et d'Ouranos le Ciel, dieux austères et mystérieux que préservait de toute atteinte une intangible doctrine.

Tout autre était la lumière émanant du poétique et tout-puissant Orphée. Celui-là brille à travers les âges, avec l'autorité personnelle et toute spéciale que lui donnait son titre de Génie créateur. L'adoration des sanctuaires, la tradition des Initiés, le chant des poètes, la voix des philosophes et, plus que tout le reste, son œuvre propre, c'est-à-dire la Grèce organisée par lui témoignent de sa vivante réalité.

Mais avant de parler d'Orphée, un dernier mot sur la situation de la Thrace qui, en ce temps-là, était en proie à la lutte acharnée que se livraient les cultes solaire et lunaire se disputant la suprématie. Ces deux cultes représentaient deux cosmogonies, deux religions, deux organisations sociales de tous points différentes et irréconciliables.

Les cultes solaires et ouraniens avaient leurs temples sur les hauteurs ; ils avaient des prêtres mâles, de justes et sévères lois. Les cultes lunaires, tout au rebours, régnaient dans les forêts et dans les vallées profondes. Ils avaient des femmes pour prêtresses, des rites licencieux et se livraient, sans scrupules, à la pratique des arts occultes. Est-il nécessaire d'ajouter qu'il y avait guerre à mort entre les prêtres du Soleil et les prêtresses de la Lune. Lutte de sexes, lutte antique, inévitable entre le principe masculin et le principe féminin qui remplit l'histoire de ses alternatives et constitue le mystère même de l'Essence divine.

De cet antagonisme étaient résultés d'effroyables abus. Les prêtresses de la Lune ou triple Hécate avaient fait acte de suprématie, en s'appropriant le vieux culte de Bacchus auquel elles avaient donné un caractère sanglant et redoutable. En signe de leur victoire, elles avaient pris le nom de Bacchantes, pour bien marquer la maîtrise de la femme et sa domination sur l'homme. Tour à tour magiciennes, séductrices et sacrificatrices de victimes humaines, elles se cachaient pour la célébration de leurs rites monstrueux en des vallées sauvages et reculées.

Par quel charme morbide, par quelle curiosité malsaine et passionnée des hommes étaient-ils attirés dans ces repaires de mortelles séductions ?... Des formes nues, des danses lascives au fond des bois, puis des rixes farouches, puis soudain un grand cri strident et sauvage qui servait de signal et des hordes de Bacchantes se jetaient sur les étrangers bien vite terrassés. Ils devaient leur jurer soumission absolue, s'incliner, obéir ou périr sans rémission.

Elles apprivoisaient des panthères et des lions qu'elles exhibaient dans leurs fêtes. En pleine nuit, les bras enroulés de serpents, elles se prosternaient devant la triple Hécate, puis en des rondes frénétiques évoquaient Bacchus souterrain, au double sexe et à face de taureau... et malheur à l'indiscret, malheur surtout au prêtre de Jupiter ou d'Apollon qui venait les épier ; à l'instant il était mis en pièces, au milieu de vociférations furieuses ressemblant à des hurlements de bêtes fauves. — Chose curieuse, atavisme étrange, on retrouve le Bacchus infernal des Bacchantes dans le Satan, à face de taureau, lui aussi, qu'évoquaient les sorcières du moyen âge dans les sarabandes de leurs nocturnes sabbats. C'était le fameux *Baphomet* dont l'Eglise accusa les Templiers d'être les sectateurs pour les discréditer. — Les Bacchantes furent en quelque sorte les druidesses de la Grèce.

Beaucoup de chefs de la Thrace restèrent fidèles au vieux culte. Mais les Bacchantes s'étant insinuées dans la cour de quelques-uns de leurs rois, les séduisirent par leurs lascivetés, quand elles ne les domptèrent pas par leurs maléfices terrifiants, si bien que ces chefs apostats finirent par unir leurs mœurs barbares au luxe et aux raffinements des cours asiatiques. Ainsi fut prolongée la lutte des deux camps ennemis, lutte où les prêtres de Jupiter et d'Apollon relégués sur leurs sommets déserts demeurèrent impuissants devant la triple Hécate qui ne tarda pas à menacer les autels des fils de la Lumière.

Nous verrons par la suite quel fut leur défenseur et le régénérateur de la Grèce.

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

La Vie Invisible

Les séances de matérialisations du médium Miller, à Paris.

Quel homme oserait fixer des limites à l'empire de la vie ? La mort elle-même n'est qu'une porte ouverte sur des formes plus subtiles de l'existence et l'Océan de la vie invisible roule, sans cesse, ses flots autour de nous.

On se demande où est l'Au-delà ; mais l'au-delà et l'en-deçà se pénètrent, se confondent ; ils sont l'un dans l'autre.

L'au-delà est simplement l'au-delà de nos sens ; ceux-ci sont très pauvres, on le sait. Ils ne nous laissent percevoir que les formes les plus grossières de la vie universelle. Les formes subtiles leur échappent absolument. Pendant longtemps, qu'est-ce que l'humanité a su de l'univers ? Presque rien ! Le télescope et le microscope ont élargi, en deux sens opposés, le champ de nos perceptions. A celui qui, avant la découverte du microscope, aurait parlé des infiniment petits, de cette vie débordante qui s'épanouit en myriades d'êtres dans les airs et dans les eaux, on aurait répondu par un haussement d'épaules. C'est encore ce que certains hommes font aujourd'hui à propos du monde des Esprits. Mais pourtant, bien des éclaircies se produisent, des issues s'entrebaillent sur des régions ignorées. Le monde invisible se révèle de mille manières.

Le célèbre médium Miller vient de donner, à Paris, une série de séances de matérialisations qui ont eu un grand retentissement et imprimeront au spiritisme une vive impulsion. J'ai pu assister à cinq de ces séances et voici

les principaux faits que j'ai constatés dans les meilleures conditions d'observation et de contrôle.

Le 18 juin, chez M. David, 90, boulevard des Batignolles, MM. Delanne, les Dr Dussart et Chazarain, étant présents, tous les assistants virent sortir du cabinet de matérialisations un fantôme de haute taille enveloppé d'une draperie blanche. Les contours en étaient nets et bien dessinés. Il s'avança vers M. Alfred Benezech, pasteur à Montauban et sa dame, lesquels ont perdu un fils de vingt ans en des circonstances très douloureuses. Il leur dit : Papa, maman ! M^{me} Benezech, d'une voix étranglée par l'émotion dit : C'est toi Georges ! M. Benezech ajouta : C'est toi mon fils ! Trois coups retentissent dans le cabinet ; c'est une affirmation. La forme se penche, comme pour approuver et dit d'une voix sourde : Je suis heureux ! Puis elle disparaît. L'émotion des parents est profonde, ils éclatent en sanglots et cette émotion gagne l'assistance.

Une autre forme plus petite apparaît et prononce un nom : Georgette, c'est la sœur de M^{me} Benezech ; morte depuis longtemps.

Pendant la première partie de la séance, Miller est assis sur une chaise cannée, en dehors du cabinet en demi-lumière à la vue de tous. Il est très éveillé et signale lui-même les phénomènes au moment où ils se produisent. Plusieurs formes apparaissent loin de lui, à une distance qu'il ne pourrait atteindre avec le bras.

Un petit nuage blanchâtre se forme en haut des rideaux, à 2 m. 30 du parquet, et à gauche du cabinet, près du Dr Dussart, alors que Miller est à droite. Il descend lentement jusqu'en bas à 1 m. 1/2 de Miller, puis s'avance à une distance de 1 mètre du rideau et s'allonge en forme de colonne. On entend une voix sortir de cette forme et chuchoter : Bonne Maman (nom donné par les spirites parisiens à M^{me} Noeggerath, leur doyenne, décédée depuis trois mois). Miller signale l'apparition d'un bras qui décrit un mouvement circulaire.

La main qui le termine est grande et longue et, à 2 mètres du cabinet et de Miller, vient me toucher ainsi que M. et M^{me} Benezech.

La voix de Betzy, la négresse, un des esprits familiers du médium, se fait entendre et demande qu'on visite minutieusement le cabinet, ce que fait M. le pasteur Benezech, à l'aide d'une bougie allumée. Ce cabinet est formé simplement par une tringle fixée dans un angle du petit salon et absolument vide. Un rideau noir court, au moyen d'anneaux, sur cette tringle. Rien de suspect, Miller est vêtu de noir. Il porte un petit veston ; il est corpulent, de taille moyenne, et a des moustaches. Les apparitions sont en blanc, généralement de taille haute, sveltes et imberbes.

Miller passe dans le cabinet avec sa chaise et est plongé dans la transe

(sommeil magnétique) par une action invisible. C'est alors que se produisent les phénomènes relatés en premier lieu.

« Bonne Maman » reparait encore sous la même forme d'une boule nua-gieuse argentée qui descend le long du rideau, touche le parquet, puis se développe en avançant au milieu de la salle. Une forme féminine se dessine, une voix en sort et s'entretient avec nous. Elle dit distinctement : « Quel bonheur de vous voir tous. J'aime encore mieux Miller depuis que je suis dans l'au-delà. Je viendrai vous voir pour vous donner des preuves de la survivance. » Puis la forme s'affaisse et disparaît graduellement dans le parquet. A mesure qu'elle descend la voix s'affaiblit. Tout semble s'évanouir dans le tapis, sous les yeux de tous.

Deux formes se montrent simultanément à une certaine distance l'une de l'autre : celle de Betsy, dont la face est noire et celle du Dr Benton, esprit guide du médium, qui, d'une voix de basse bien accentuée, nous indique l'ordre des séances à donner.

Il faut remarquer que Benton, qui fut un conférencier distingué dans sa dernière existence, parle un langage très correct, facile, abondant, tandis que Miller se sert d'un anglais très ordinaire, exempt de recherches, empreint de l'accent de l'ouest.

D'autres fantômes se succèdent, de forme, de taille et de langage divers, donnant des noms de personnes ayant vécu sur la terre et connues des assistants.

Dans la séance du 21 juin, chez M. Letort, rue du Bac, de nombreuses apparitions se produisirent. L'une d'elles affirma être Katherine de Bora, femme de Luther ; l'autre Mélanchton, le réformateur. Toutes deux s'adressèrent en un allemand très pur à M. A. Benezech, alors que Miller parle très mal cette langue. Le Dr Benton parut ensuite et parla : « Le spiritisme, dit-il, fera plus de progrès dans les trois prochaines années qu'il n'en a fait depuis vingt-cinq ans. » Puis il se pencha vers M. Benezech qui put observer ses traits et sa longue barbe. Celle-ci frôla son visage, lorsque sur sa demande Benton l'embrassa. Nous entendîmes tous le baiser.

Je possède une photographie prise en Amérique en 1897, et représentant côte à côte Miller et la forme matérialisée du Dr Benton. La physionomie de ce dernier est identique à celle observée par M. Benezech et celui-ci a bien voulu en formuler et en signer l'attestation au dos de cette même photographie. Depuis lors, Miller a subi la loi du temps. Il a vieilli ; tandis que les traits du fantôme sont restés les mêmes.

Le 23 juin, chez M^{me} Noeggerath, rue Milton, 22, une forme mignonne d'enfant apparut d'abord, à une certaine distance de Miller alors que celui-ci était encore éveillé et placé en dehors du cabinet. La forme parla, dit se nommer Anne-Marie, appela sa mère, M^{me} Simon, présente à la séance et

l'embrassa. Cette dernière déclare que le médium Peters, lors d'une soirée spirite donnée par « Bonne Maman » il y a dix-huit mois, lui annonça qu'elle verrait sa fille défunte, le jour anniversaire de sa mort ; or cet anniversaire tombe précisément le 23 juin.

Miller passe dans le cabinet et s'endort. La voix de Betsy nous invite à placer une chaise vide devant les rideaux à la vue de tous, ce qui fut fait. Une boule nuageuse descend du plafond, le long des rideaux et remonte sur la chaise, où elle se développe, grandit, devient un fantôme imposant. C'est le Dr Benton. Il nous parle en anglais et engage successivement MM. Letort, Léon Denis, Benezech et Mantin à soulever la chaise ce qu'ils tentent en vain, car son poids est énorme.

Des lueurs fulgurantes surgissent de différents points de la salle et passent en grand nombre sur les rideaux en forme de flammes ou de langues phosphorescentes. C'est un spectacle impressionnant qui rappelle le phénomène classique, dit miracle de la Pentecôte. « Ce sont des âmes, dit Betsy ; chacun de nous est une lumière. »

Betsy intervient encore et discute avec l'assistance les conditions de la séance de contrôle, dont nous parlerons plus loin. Elle montre, de temps à autre, sa face noire et son vêtement blanc entre les rideaux. Débattre avec un fantôme les règles et les conditions d'une séance expérimentale, n'est-ce pas là une scène bien originale ? Notons encore cette particularité : « Quatre spirites éprouvés, dit Betsy, devront se placer près de Miller pour l'aider de leurs fluides et de leurs pensées, car « où il n'y a pas de fleurs, les abeilles ne peuvent faire de miel ».

La séance de contrôle a eu lieu le 25 juin, 22, rue Milton. Une commission composée de M. M. C. de Vesme, directeur des *Annales des Sciences psychiques*, Gaston Méry, directeur de l'*Écho du Merveilleux*, Ch. Blech, président de la Société Théosophique et un pasteur A. Benezech, a reçu Miller au bas de l'escalier, l'a conduit dans la salle des séances, restée vide. Là, le médium s'est déshabillé entièrement et a revêtu un costume noir, préparé pour la circonstance, sans poche ni doublure, et qui avait été palpé minutieusement au préalable. Un membre de la commission a poussé le scrupule jusqu'à inspecter les parties les plus secrètes du corps du médium. Le cabinet de matérialisation et la salle furent ensuite visités dans leurs moindres détails ; puis les invités furent introduits et placés.

Le premier fantôme fut celui de Lillie Roberts. Il vint vers moi qui étais assis près des rideaux, me saisit la main et me fit toucher ses seins nus, des seins de femme, à la chair chaude et moite. Je touchai aussi son bras rond et potelé. Elle en fit autant avec Gabriel Delanne et le commandant Mantin, et ceux-ci purent faire les mêmes constatations. Déjà en 1906, j'avais vu de

près et touché ce gracieux fantôme, et j'avais pu m'assurer qu'il ne présentait aucune analogie avec les formes robustes de Miller.

De nombreuses apparitions se succédèrent, donnant leurs noms et se faisant reconnaître des assistants. Plusieurs étaient de haute taille, beaucoup plus grandes que Miller et je voyais distinctement leurs silhouettes se détacher sur le fond clair de la salle, éclairée par une lampe placée dans la chambre voisine. On reconnut les voix de Pierre Priet et de M. Lamoureux, chef d'orchestre des concerts des Champs-Élysées : le Dr Benton parla longuement. Il nous expliqua que le médium était fatigué et que, dans la journée, il avait craint de ne pouvoir donner la séance. Il avait pris en mains un crucifix et avait supplié le Christ de l'aider à accomplir sa promesse. Il lui en coûte beaucoup de se déshabiller devant d'autres personnes et ne s'y résignera pas de nouveau. Puis Betsy chanta et rit avec nous et la petite Lulu Adams, de sa voix d'enfant se mêla aussi à nos chants. Ceux-ci sont nécessaires dans les séances et sont demandés par les Esprits, de même que la musique, car les vibrations harmonieuses facilitent leur invisible travail. Le mari de Betsy vint aussi nous parler « nègre » en anglais. « J'étais un homme de couleur, disait-il, mais mon âme est blanche. »

En résumé, toutes les personnes qui ont assisté aux séances de C. V. Miller, en ont conservé une impression profonde. En raison des minutieuses précautions prises, il est impossible de croire à la fraude et les nombreuses preuves d'identité obtenues plaident en faveur de la manifestation des défunts. Ceux-ci, à l'aide des éléments fluidiques empruntés au médium et par la puissance de la volonté sur la matière, reconstituent temporairement leur forme corporelle d'autrefois. Ils peuvent ainsi vivre quelques instants de notre vie, s'associer à nos joies, à nos soucis, parler, discuter, rire, chanter avec nous.

Les personnalités psychiques qui s'agitent autour de Miller sont nombreuses et diverses. Chacune d'elles présente un caractère très original et dissemblable de celui du médium. Il y aurait là matière à une étude psychologique bien tentante et pleine d'intérêt. Depuis le Dr Benton, guide-contrôle et chef de ce groupe d'Esprits, jusqu'à Betsy, la négresse, qui s'occupe des menus détails des séances comme elle eût fait des soins du ménage pendant sa vie terrestre, toutes ces entités représentent les degrés les plus variés de l'existence spirituelle. Mais toutes se sont attachées à Miller dans un noble but, celui de démontrer aux humains la réalité de l'autre vie. Elles vont ainsi de par le monde, semant à pleines mains les consolations et les espérances qui découlent de la foi en l'au-delà et l'on ne sait vraiment ce qu'il faut admirer le plus, ou de la haute mission que s'imposent ces âmes, ou bien du désintéressement absolu de Miller qui consacre son temps et

sacrifie sa santé à la plus sainte des causes sans accepter aucun dédommagement matériel.

LÉON DENIS.

Souvenirs d'un Spirite

(Suite.)

VII

N'ayant pu rien obtenir de A.Pl..., je rendis réponse à ses parents. M^{me} Pl..., fut très déçue et désirait vivement tirer l'affaire au clair. — Ne pourrions-nous pas obtenir une communication nous-mêmes? — Il faut pour cela un médium. — Quel dommage que je ne le sois pas. — Vous l'êtes peut-être. — Comment peut-on le savoir? — En essayant. — Essayons.

Cela ne plaisait qu'à demi à M.Pl... — Les hommes sont quelquefois plus routiniers que les femmes, il leur en coûte de mettre leurs convictions ou préjugés à l'épreuve de l'expérience, — néanmoins il laissa faire.

M^{me} Pl... se trouva être bon médium, son fils et beaucoup d'autres esprits familiers ou étrangers se communiquèrent pendant plusieurs mois que durèrent nos expériences hebdomadaires.

Mais ils ne nous donnèrent aucun des phénomènes merveilleux dont j'avais entendu parler : pas de matérialisations, pas d'apports, pas de révélations religieuses de Krishna et de Zoroastre, pas de conseils politiques de saint Louis ou de Charles-Quint ; pas d'instructions scientifiques de Roger Bacon ou de Mesmer, pas même de prophéties !

Les esprits qui venaient à nous (ordinairement sans évocation individuelle), disaient des choses bien en rapport avec leur caractère et ce que l'on savait d'eux, quand on les connaissait ; mais rien de transcendant.

J'y remarquai cependant un parent de M.Pl..., qui s'était suicidé et qui nous dit, sur l'état des suicidés dans l'au-delà des choses que j'ai souvent entendues répéter plus tard dans les groupes, et que nous ignorions alors complètement ; ce qui prouve que cet esprit n'a pu puiser dans notre conscient ou dans notre inconscient les choses qu'il a dites.

Plusieurs de mes parents, surtout mon père et ma jeune sœur, morte à quinze ans, se communiquèrent spontanément dans ces réunions intimes. Leur manière de frapper les coups exprimait bien leur caractère.

Mon père, des coups secs, sans hésitation, s'arrêtant net à la fin des mots.

Ma sœur frappait doucement sans se presser ni s'impatienter. L'un et l'autre nous dirent de bonnes paroles, nous donnèrent des marques d'affection et d'intérêt ; mais ni l'un ni l'autre ne montèrent sur le Sinaï pour nous donner de nouvelles Tables de la Loi.

Sur ma demande, mon père me dit qu'il habitait la planète Uranus, et ma sœur, Vénus. Je reviendrai plus loin sur ces habitations des esprits.

VIII

Quoique les résultats obtenus dès mes premiers pas ne me parussent pas suffisants pour entraîner ma conviction, ils étaient cependant assez remarquables pour m'engager à poursuivre mes recherches. C'est ce que je fis, tant en magnétisme qu'en spiritisme, car ces deux sciences sont intimement solidaires, tout en restant distinctes.

Je ne me contentais pas de faire des expériences en particulier, dans l'intimité ; je me mis aussi à fréquenter les groupes spirites, les *chaînes* et *alliances* magnétiques, etc.

Comme je voulais observer attentivement, sans distractions, j'allais dans les groupes en simple spectateur, évitant de prendre part à la direction, ni à l'action — à la représentation, si l'on veut — n'étant pas médium. Je me bornais à voir, à comparer et à surprendre mon jugement.

Une circonstance imprévue me mit à mon aise dans ces groupes, composés de gens simples et qui flairaient d'abord en moi une sorte d'espion, un savant ou du moins un émissaire de la science, ce qui met les croyants mal à l'aise.

Un soir j'apportai dans un groupe où j'étais déjà allé plusieurs fois, une lettre de décès que je venais de recevoir et que je n'avais pas ouverte. Je la posai sur la table et demandai l'esprit de la personne décédée. Les *identités* furent très bien données, comme on put s'en assurer en ouvrant la lettre.

Pendant l'évocation, le maître de céans avait vu sur l'adresse le titre de *publiciste*. — Ah ! me dit-il, content de savoir quelque chose sur mon compte, vous êtes publiciste ? — Oui. — Qu'est-ce que c'est que ça, publiciste, dit un autre ? — Eh bien ! Vous ne savez pas ? C'est un agent de publicité, n'est-ce pas, monsieur R... ? — Oui, c'est à peu près cela.

Je fus classé du même coup et considéré comme un égal ou à peu près. Je n'étais pas un ouvrier, comme la plupart de mes compagnons, mais je n'en différais pas beaucoup ; j'étais une sorte de commis-voyageur sans bagoût, peut-être un peu plus instruit que les autres, assez pour mériter de la considération, mais trop peu pour intimider ces braves gens.

Grâce à cet incident, j'ai pu observer à mon aise spirites et médiums sans

leur inspirer la méfiance, la gêne qu'ils éprouvent en présence des savants.

Pour dire toute la vérité, je ne leur rendais pas la pareille. Tout en reconnaissant que la plupart des habitués des groupes étaient de très honnêtes gens, je les trouvais et les trouve encore trop crédules (1), j'avais très peu de confiance dans les médiums, et j'ai conservé ce défaut, si c'en est un, malgré les nombreuses preuves que j'ai obtenues, souvent par les médiums qui m'inspiraient le moins de confiance.

Il y a certainement beaucoup de médiums qui trompent, consciemment ou inconsciemment, mais tenez-vous sur vos gardes et suivez-les avec patience, vous reconnaîtrez qu'ils sont médiums tout de même. Il en est bien peu qui, se disant médiums, ne le soient pas à quelque degré et ne vous en fournissent la preuve au moment où vous vous y attendez le moins. Je puis même dire que ce sont les médiums dont je me méfiais le plus qui m'ont donné les preuves les plus démonstratives, comme si les esprits se faisaient un jeu de confondre ma prudence.

Je ne raconterai pas toutes les expériences que j'ai faites, tous les phénomènes que j'ai vus, mais seulement une partie de ceux qui me paraissent dignes de quelque attention et qui me reviendront à la mémoire. Certains de ces phénomènes ne prouvent rien, n'étant pas contrôlés et, quelquefois pas contrôlables; d'autres me semblent démontrer l'intervention des esprits; du moins aucune des multiples hypothèses proposées ne me paraît aussi rationnelle.

Pour observer à mon aise et éviter les pertes de temps que causent les évocations de tel ou tel esprit particulier, je continuai de m'abstenir d'évoquer, chaque fois que cela dépendait de moi, recevant les esprits qui se présentaient d'eux-mêmes et tâchant, quand c'était possible, de vérifier ce qu'ils me disaient.

IX

Un esprit se disant Louise de la Vallière est venu ainsi pendant quelque temps sans être évoqué. Elle me témoignait beaucoup d'affection et me disait que j'étais la réincarnation de son Louis XIV.

Je ne puis garantir si j'avais réellement affaire à La Vallière, encore moins si j'ai été le Grand Roi. S'il en est ainsi, j'ai dû singulièrement progresser dans l'échelle des humains, car, pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas m'abaisser à la condition de roi. Je trouve que c'est bien assez de régner sur soi-même, sans se mêler de dominer les autres.

Un autre esprit du même genre se donnait pour une princesse tartare, du nom d'Alma Khan. Elle disait qu'elle avait été ma mère dans une précé-

(1) Quoiqu'ils le soient beaucoup moins que les savants.

dente existence et que, maintenant, elle était mon guide. Elle m'assura qu'avant d'avoir été Louis XIV, j'avais été le fameux sultan Soliman et que je ne me marierais jamais pendant la présente existence parce que j'avais eu un trop grand nombre de femmes pendant cette sultanesque incarnation.

Décidément, j'avais du goût pour les grandeurs autrefois. On ne s'en douterait pas aujourd'hui. Quoi qu'il en soit de ces révélations, il est certain que j'éprouve une aversion instinctive, non pas pour les femmes, mais pour le mariage, tant légal que religieux, et tel qu'il est pratiqué dans les pays civilisés.

Non seulement le mariage d'intérêt me répugne, mais, depuis que j'ai l'âge de raison, je trouve les cérémonies nuptiales indécentes. Je m'étonne qu'hommes et femmes soient assez dépourvus de pudeur pour se donner ainsi en spectacle, et j'ai honte pour eux.

J'ai cru longtemps que j'étais seul à avoir cette disposition d'âme ; mais j'ai vu plus tard, par mes lectures, que Lamennais, Mérimée et plusieurs autres étaient dans le même cas. Peut-être, eux aussi, ont-ils été sultans, et la nature leur a-t-elle donné cette répugnance pour leur rendre le célibat plus léger.

Puisque j'étais déjà à la tête de deux incarnations, et pas des moindres aux yeux du monde, je demandai à Alma Khan de remonter encore d'un échelon et de me dire quelle avait été mon incarnation précédente.

— Thomas d'Aquin, me dit-elle.

On dira ce qu'on voudra, mais le fait est que la somme théologique du Docteur angélique est loin de me déplaire et surtout que les proses et hymnes de la Fête-Dieu, dont on attribue la composition à Frère Thomas, ont toujours produit sur moi une profonde impression ; mais je ne suis pas seul dans ce cas.

Ces témoignages des esprits ne pouvant être contrôlés, je n'en tiens aucun compte, je ne les considère pas comme des preuves de la doctrine spirite, ni même de l'intervention réelle des esprits qui ont porté ces noms. Je ne cite ces faits que parce que la plupart des spirites en ont obtenu de semblables. J'ai connu plusieurs prétendues réincarnations d'Héloïse, d'Agnès Sorel, de Marie Stuart, — n'en déplaît à la feu duchesse de Pomar. Le seul fait que plusieurs personnes émettent la même prétention, suffit pour montrer le cas qu'il faut en faire.

Ce ne sont pas seulement les spirites de bas étage qui reçoivent des communications de ce genre.

Pour n'en rappeler qu'un exemple, que j'ai déjà inséré dans la *Revue spirite* de septembre 1905, un philosophe spiritualiste anglais fit une révélation analogue à Victor Hugo. « Mon philosophe, dit celui-ci, a donné la série probable des migrations de certaines âmes, entre autres de la mienne.

Voici mon histoire : J'ai été Isaïe, Eschyle, Judas Macchabée, Juvénal, d'autres poètes encore, plusieurs peintres et deux rois de Grèce dont j'ai oublié le nom. »

Quant à moi, ne prenant pas ces choses au sérieux, je n'ai pas poussé plus loin la reconstitution de mon arbre généalogique spirituel.

X

Beaucoup de spirites croient — ou croyaient à l'époque où je commençai mes recherches — que les âmes, après avoir quitté la terre, vont habiter d'autres planètes.

J'ai eu ainsi le plaisir d'apprendre que ma mère habitait Jupiter, mon père Uranus, ma sœur Vénus. Le difficile est de contrôler ces attestations.

Puisque les esprits habitent d'autres planètes, ne pourraient-ils nous donner des renseignements sur leur constitution, les us et coutumes de leurs habitants ?

Sans garantie du gouvernement, je vous dirai que, d'après les renseignements obtenus de ma sœur, Vénus ressemble beaucoup à la Terre. Une particularité qui mérite d'être notée, c'est que, il y coule des rivières de lait qui sert à désaltérer ses habitants.

Lui ayant demandé des renseignements sur les règnes de la nature, l'air, les aliments et boissons, elle me dit qu'il n'y avait pas de vin. — Alors, que boit-on ? De l'eau ? — Non, du lait, qui coule dans les fleuves, comme l'eau sur la terre.

On se rappelle que, d'après Lucrèce et les anciens, au temps de l'âge d'or, des fleuves de lait et de miel coulaient aussi sur la terre. Cette tradition n'est-elle qu'une invention des poètes, ou la terre est-elle en avance sur Vénus dans son évolution ?

Je n'ai pas cherché à contrôler par d'autres médiums les renseignements donnés par ma sœur sur Vénus ; je n'ai même pas poussé très loin mes investigations en ce sens, parce qu'elles me paraissent de peu d'utilité théorique ou pratique, et surtout parce que les questions de ce genre déplaisaient visiblement à l'esprit, qui n'y répondait qu'à contre-cœur, comme s'il lui était interdit de révéler ces choses.

Je n'ai pu obtenir de mon père aucun renseignement sur sa planète, Uranus. Il est parti pour d'autres plages avant que je lui en eusse demandé. Il m'avait d'ailleurs prévenu qu'il allait bientôt quitter ce séjour ; mais je n'avais pas pris cet avertissement au sérieux.

J'ai été un peu mieux renseigné sur Jupiter, parce que j'ai contrôlé par d'autres médiums ce que m'en a dit ma mère. Je ne pense pas que ces autres médiums se soient concertés, mais il est difficile de s'en assurer. D'après

ces révélations, les habitants de Jupiter sont bien plus grands que les hommes; ils sont sveltes, élancés et leur marche est d'une vélocité qui émerveille les voyants. Les chiens y sont doués de la parole et, aussi fidèles que leurs frères terriens, ce sont eux qui servent les hommes, de sorte que l'esclavage et la domesticité n'existent pas dans cette démocratique planète.

Saturne n'est pas encore arrivé à l'état solide, mais cette planète a dépassé l'état liquide. Le sol y est pâteux, marécageux; il porte des plantes appropriées à sa nature, comme les marais terrestres des roseaux, des nénuphars, etc., avec cette différence qu'au lieu de fleurs et de fruits les tiges se terminent par des têtes d'oiseaux, d'autres animaux et même d'hommes.

Ces renseignements, que j'ai obtenus d'une voyante, m'ont paru confirmés par un médium dessinateur qui, sous la direction de l'esprit d'Alfred de Musset (habitant de Saturne) dessinait, sans avoir appris, de la main gauche aussi bien que de la main droite, quelquefois des deux ensemble, des paysages saturniens. Ce médium est mort, mais les dessins existent toujours et sont entre les mains de sa famille.

La lune aussi, le soleil même ont des habitants, si l'on en croit certains médiums. Les habitants de la lune sont très, très petits; ils logent dans de petites tentes; leurs arbres ne sont pas si hauts que nos herbes et leurs herbes, dont ils se nourrissent, sont plus petites que nos mousses.

Le médium qui m'a dit cela était très ignorant et n'avait jamais entendu parler de Swift et de ses Lilliputiens. Il paraissait très sincèrement émerveillé de voir ces homoncules.

Je relate ces faits, non parce que je les regarde comme démonstratifs, ni même que j'y attache une grande importance, mais parce que j'en ai obtenu beaucoup d'autres analogues, et que ces indications pourront servir aux chercheurs, s'il s'en présente qui veuillent explorer ce domaine.

XI

Tout individu qui étudie le spiritisme désire être médium. Cette faculté est, en effet, très utile tant comme moyen d'étude que comme moyen de contrôle des observations que l'on fait avec d'autres médiums. On apprend si l'on est médium en essayant et d'abord en consultant les esprits à ce sujet.

Les renseignements donnés par eux sont quelquefois fautifs; car dans l'autre monde, comme dans celui-ci, il y a des gens qui ne veulent pas être à court de réponses et qui en disent plus qu'ils n'en savent; mais le plus souvent ces indications sont exactes. Sur ma demande, il me fut dit que j'étais médium guérisseur, écrivain intuitif et que je pourrais devenir typologue.

Guérisseur, je savais d'avance que je l'étais; je l'avais appris par hasard.

Faisant des expériences d'études magnétiques, il m'était arrivé plusieurs fois, par ces expériences, de soulager et même de guérir des personnes qui s'étaient prêtées à mes essais.

Comme j'opérais ces cures sans le vouloir et sans le savoir, j'en tirai cette conclusion que, contrairement à ce que disent les savants, — ou du moins à ce qu'ils disaient à cette époque-là, — le fluide existe réellement, puisque je guérissais sans en avoir l'intention.

Le spiritisme m'a fait soupçonner, puis croire que mon organisme ou mon fluide n'était que l'instrument des esprits. La raison ? c'est que tantôt je guéris sous le moindre effort et dans un instant ; tantôt je ne produis que peu ou point de soulagement, tout en prenant beaucoup de peine ; le tout sans que rien dans l'état physiologique puisse expliquer cette différence de résultats.

Suis-je médium écrivain ? Je ne ferai pas l'injure aux esprits de leur attribuer ma misérable prose. Comme l'écriture médianique intuitive n'est pas probante, même pour le médium, car il n'est pas toujours conscient de l'intervention des esprits, je demandai aux esprits si je ne pourrais pas devenir écrivain mécanique, ou tout au moins, semi-mécanique.

Il me fut répondu que c'était possible, mais, pour cela, il m'aurait fallu renoncer pendant longtemps à écrire, soit mes propres pensées, soit les intuitions ou inspirations des esprits.

« C'est la trop grande dépense de fluide que tu fais dans tes travaux ordinaires qui te fatigue et t'empêche de devenir écrivain mécanique ; il te faudrait une longue suspension de travail intellectuel. Mais il n'y a aucune utilité à ce que tu deviennes écrivain mécanique : l'écriture intuitive est bien supérieure et vient d'esprits plus élevés. »

Mon intérêt temporel, qui se borne à gagner mon pain quotidien, se trouvait donc d'accord avec mon intérêt spirituel et je restai écrivain intuitif, si toutefois je le suis. Le suis-je ? Ce qu'il y a de certain c'est que, en mal comme en bien, je suis souvent poussé comme malgré moi à écrire des choses que mon intérêt matériel bien entendu m'engagerait à garder pour moi.

La même raison : la trop grande quantité de fluide dépensé dans le travail intellectuel, me fut donnée aussi pour expliquer la presque nullité de ma médiumnité typtologique. Et cette raison a été confirmée par l'expérience : tant que j'ai été jeune relativement cette médiumnité ne paraissait qu'au bout de un à deux mois de vacances et s'éteignait lorsque je reprenais le collier, c'est-à-dire la plume.

XII

Ma médiumnité de guérisseur est donc la seule qui ait pu être constatée et contrôlée par l'expérience. Je ne parlerai pas des guérisons que j'ai obtenues parce que : 1^o elles relèvent plutôt du magnétisme que du spiritisme ; 2^o je n'ai exercé cette faculté qu'en amateur, pour rendre service à des amis et autant que cela n'entravait pas mes autres travaux. Je vais seulement en citer une, parce qu'elle m'a conduit à d'autres phénomènes plus intéressants au point de vue spirite.

Arrivant en villégiature à Quiberon, c'était en 1890 ou 1891, je fis mon premier repas à l'hôtel en compagnie de M. de F..., qui venait aussi d'arriver. Les méridionaux se lient facilement. Nous convenons de visiter le pays après déjeuner ; mais en sortant de table, M^{me} de F... est prise d'une douleur rhumatismale dans la jambe gauche, douleur qui la prenait de temps à autre et durait plus ou moins longtemps.

Il ne faut pas, dis-je, que cela vous retienne ; on va vous enlever votre douleur. Je fais une passe devant la jambe dolente... Tiens, c'est vrai ; je n'ai plus mal. Elle plie la jambe, elle marche, ça va bien, nous voilà partis.

Cette guérison n'est pas une merveille, on en a vu de bien plus fortes ; ce qui est remarquable, c'est que M^{me} de F..., qui était depuis longtemps sujette à cette douleur, ne l'a plus jamais ressentie depuis lors.

De retour à Paris, je continuai de voir la famille de F..., de temps à autre. Le fils, Georges, était en dernière année à l'École Turgot. Quelques jours avant son examen de sortie, en rêve, G... entendit nommer et vit écrit le numéro qu'il devait avoir et le dit le matin à ses parents. Le rêve se réalisa. Les parents me racontèrent la merveille à la première visite.

M. et M^{me} de F..., étaient — et sont encore — de très honnêtes gens, mais catholiques convaincus ; c'est pourquoi je ne leur avais pas encore parlé de spiritisme, car je respecte toutes les convictions quand elles sont sincères, comme je désire qu'on respecte les miennes. Je me risquai cependant cette fois et je dis : Il est probable que G... est médium.

Est-ce que vous croyez au spiritisme, répartit M^{me} de F...? M^{me} une telle, M^{me} une telle y croient ; quant à moi je n'ai pas vu d'expériences, mais j'ai de la peine à admettre que les morts puissent revenir nous parler. Ma mère nous a pourtant conté assez d'histoires de ce genre : elle a vu des revenants, elle leur a parlé. Je sais bien qu'elle est de bonne foi, mais je présume qu'elle s'est fait illusion sur ce point, quoiqu'elle soit pourtant très positive sous tout autre rapport.

— Voyons, franchement, Monsieur R..., croyez-vous aux esprits ? En avez-vous vu ? Si vous y croyez, il me semble que j'aurai plus de confiance.

— Je n'ai pas précisément vu des esprits, répondis-je, mais j'ai vu des phé-

nomènes qui me semblent bien extraordinaires et que je ne puis m'expliquer que par leur intervention ; je suis donc loin de mépriser les spirites et le spiritisme.

— Je serais curieuse de voir aussi de ces phénomènes. Comment s'y prend-on ? Voulez-vous que nous essayions ?

Nous essayons et il se trouve qu'en effet G... est médium et même assez bien doué surtout pour les effets physiques.

Entre autres phénomènes : nous avons tous les deux les mains posées sur un guéridon. Le meuble s'incline ; nos mains le suivent. Il lève les pieds et se tient horizontal à une hauteur d'au moins 50 centimètres du sol. Nous avons pris tout le temps de le bien considérer, puis, relevant nos mains lentement, le guéridon les suit et se remet en place.

Une autre fois, G... et son père avaient les mains posées sur le même guéridon, attendant qu'un esprit donnât signe de sa présence. Tout à coup, le guéridon fait la culbute, sort par la fenêtre ouverte, on crut un moment qu'il allait tomber dans la rue, mais non, il se repose tranquillement sur le balcon.

Mon ami de F..., avait parlé de nos expériences à un de ses anciens camarades de collège, poète chevelu qui ne manquait pas d'esprit, ni surtout de paresse et de désordre, de sorte qu'il avait mangé une assez belle fortune en peu d'années et assez bêtement pour un poète. On l'a trouvé mort de misère, il y a trois ou quatre ans, dans son pauvre galetas du faubourg Poissonnière.

Comme presque tout le monde ce poète assimilait les phénomènes spirites à la physique amusante et se faisait fort de découvrir le *truc*.

— Nous allons bien voir, dit M^{me} de F..., essayons. On se met autour de la table. Sans tarder, la table (de salle à manger) s'ébranle et s'approche du sceptique. Il se lève ; il recule ; la table le suit et le poursuit jusqu'au coin de la salle où elle le tient bloqué. Le pauvre garçon était tout effrayé et faisait ses excuses. On ramène la table à sa place et l'on demande qui était l'esprit présent. C'était une parente du poète, qui avait été religieuse de son vivant.

G... entra à l'École des Arts et Métiers. Pendant les vacances, nous faisions encore des expériences, mais peu régulières : les jeunes gens aiment mieux d'autres distractions. En sortant de l'École, G... entra dans la marine comme mécanicien et n'exerça plus sa médiumnité. C'est dommage, car il avait de bonnes dispositions, qui se seraient développées par l'exercice.

XIII

Il y a deux à trois ans que j'ai fait la connaissance, dans la famille de F... dont je viens de parler, d'une jeune fille douée d'une faculté curieuse, encore

peu développée, mais susceptible de perfectionnement. Ad... est médium psychomètre, mot assez mal choisi et qu'il est nécessaire d'expliquer.

Vous présentez à un psychomètre un objet quelconque provenant d'une personne. Ce médium vous décrit plus ou moins exactement le physique, le moral, le caractère, les goûts, les habitudes, les manies de cette personne.

La différence entre le psychomètre et le somnambule est que celui-ci entre dans un état spécial, somnologique, pour voir et décrire ce qu'on lui propose ; tandis que le psychomètre est et reste à l'état de veille.

Ad... vient me voir quand elle peut, c'est-à-dire rarement, car ses occupations ne le lui permettent guère. Je ne puis donc l'exercer qu'à bâtons rompus, sans ordre ni méthode. Je vais néanmoins citer deux ou trois phénomènes dignes de remarque que j'ai obtenus d'elle. Ad... m'a décrit souvent, avec une lettre, ou un autre objet, une fois avec un morceau de musique oublié chez moi, le visage, la chevelure, la taille, la manière de s'habiller et de se coiffer, la démarche, etc., des propriétaires de ces objets.

Une fois, j'avais reçu de province une lettre m'annonçant qu'un mien ami était à la dernière extrémité, avait reçu les derniers sacrements et sans doute serait mort quand je recevrais la lettre.

Par un heureux hasard, Ad... vint me voir l'après-midi de ce jour.

Je pris dans une pile de photographies celle du dit ami et la présentai à Ad..., pour voir ce qu'elle en dirait. Elle décrit très bien l'original : la forme de son visage, comment il portait les cheveux, la barbe, jusqu'à la forme de son col de chemise. — Je lui demande quel est l'état actuel de santé de cet homme. — Il est bien malade ; il ne se guérira pas ; mais il vivra encore longtemps. — Vous devez vous tromper : j'ai reçu ce matin une lettre me disant qu'il était à l'agonie. — Je ne le vois pas mort, ni même en danger prochain de mourir. Il est très mal, mais il n'est pas au lit, il est dans un fauteuil. Effectivement, le malade n'est mort que dix mois après.

J'étais persuadé qu'Ad... se trompait et j'allais lui reprendre la photographie, quand elle dit : cet homme a beaucoup voyagé. — Sur mon signe de tête négatif : — Il a du moins fait un très long voyage.

Décidément, me dis-je, Ad... bat la campagne. Mon ami n'était jamais sorti de France, et même en France, il n'avait guère voyagé. Sa plus grande excursion fut son voyage de noces et il ne dépassa pas Vintimille.

Je repris la photographie, et pour ne pas décourager Ad... je lui présentai la suivante, bien convaincu que je n'obtiendrais rien d'intéressant.

Sitôt qu'elle l'eut dans la main, elle dit : C'est celui-ci qui a voyagé. C'est un prêtre. Il a la figure ronde, avec une fossette au menton. C'était parfaitement exact. La photographie était celle d'un missionnaire mort dans l'Indoustan.

Ad... avait donc confondu les deux personnes. Comment expliquer cette

confusion ? Faut-il supposer qu'il émane des photographies — et, par conséquent, d'abord, des personnes photographiées — des effluves qui se mêlent ensemble au contact prolongé et qui ont causé l'erreur ?

J'inclinerais d'autant plus vers cette hypothèse que, présentant à Ad... comme exercices, des cartes à jouer, des figures géométriques tracées sur des cartons, des cartes de visite, j'ai remarqué : 1° qu'après plusieurs expériences de ce genre, la clairvoyance du médium se troublait : 2° que, si je la « dégageais » la faculté reprenait sa vigueur. Le trouble ne venait donc pas d'une fatigue physique, mais du mélange d'influences diverses émanées des objets et absorbées par le médium.

Les lecteurs qui auront l'occasion de faire des expériences sont engagés à tenir compte de ces observations et à les contrôler.

Pendant l'été dernier, Ad... étant venue me voir un dimanche, M. O..., bien connu des spirites, en partie de campagne au parc de Saint-Cloud, y laisse sa femme et ses deux filles un moment pour venir me faire une visite.

Nous faisons avec Ad..., quelques expériences psychométriques qui paraissent satisfaire M. O... Puis, spontanément Ad..., décrit M^{me} O... et, surtout la plus jeune des filles de la tête aux pieds ; mais elle ne voit pas du tout la fille aînée qui pourtant était là, comme M. O... s'en est assuré. Pourquoi a-t-elle vu les unes et pas l'autre ?

Ces observations psychométriques prouvent-elles l'intervention des esprits ? Il serait encore hasardeux de l'assurer ; seulement elles prouvent que l'esprit humain est indépendant du corps, ce qui est déjà un point très important dans la question qui nous occupe ici. C'est pourquoi j'ai cru bon de les consigner ici, afin d'avertir et de diriger les chercheurs qui voudraient aller plus loin dans cette voie.

(A suivre.)

ROUXEL.

LA PROMESSE

Il était écolier ; elle était écolière.

Elle s'appelait Lise ; il s'appelait Firmin.

Elle : panier au bras, lui : sac en bandoulière,

Allaient et revenaient en se donnant la main.

Un soir, Firmin marcha beaucoup plus près de Lise.

Oh ! comme les rosiers embaumaient par instants !...

Et Lise dit, très bas, comme on parle à l'église :

« Firmin, je t'aimerai lorsque j'aurai vingt ans. »

Mais elle est morte à quinze ; et Firmin l'a pleurée...
Dans une fosse étroite, un jour, on la porta.
Et c'est là qu'elle dort, d'un linceul blanc parée,
Sous un rosier en fleurs que son ami planta.

Cinq ans après, un soir, Firmin vint à l'église,
Et, songeant aux amours naïves du vieux temps,
Il se mit à genoux sur la tombe de Lise...
Oh ! comme le rosier embaumait par instants !

Et tandis qu'il pensait à la promesse ancienne,
Le jeune homme sentit — et son âme trembla —
La bouche d'une fleur qui lui baisait la sienne...
La défunte aurait eu vingt ans, cette nuit-là.

JEAN RAMEAU

Première séance du médium Miller au Cercle Allan-Kardec

Certes, ce n'est pas une petite affaire que de rappeler tant de souvenirs à la mémoire, pour offrir un rapport le plus exactement près de la vérité après avoir vu et entendu des choses si éloignées de tout ce que nous avons l'habitude de voir, de concevoir et d'admettre comme seules vraies.

Je ne parlerai du Salon du Cercle Allan Kardec que pour dire qu'il avait été brillamment mis en état de recevoir le médium qui, si nous en avions jugé par les séances qu'il avait offertes déjà, devait donner pleinement satisfaction aux sociétaires du cercle.

Le nombre des assistants fut de cent deux, ce que j'ai lieu de regretter, car, dans ce nombre où nous dûmes admettre bien des étrangers, se glissèrent trop de gens ignorants et sceptiques.

Malgré cela, notre soirée fut fort belle et quelques spirites convaincus, de ceux qui sont persuadés qu'ils ne sont ni les jouets d'une auto-suggestion ni d'une hallucination, déclarèrent qu'ils avaient été convaincus de la beauté des apparitions et de la loyauté du médium.

Nommer quelques-unes des personnalités présentes, n'est-ce pas dire la valeur qu'elles reconnaissent au médium et au Comité du Cercle Allan Kardec jaloux de conserver pure et intacte la réputation de parfaite éducation et de loyauté de ses membres et de ses médiums. Sous la protection toujours réclamée de la grande ombre d'Allan Kardec, Léon Denis, l'un de nos

deux présidents d'honneur, occupait la première place entre M^{me} Noeggerath et l'abbé X... l'un de ses amis. Le colonel de Rochas, notre autre président d'honneur, quelque peu souffrant, n'avait pu répondre à notre appel. Gabriel Delanne était à Nice, mais aux premiers rangs nous comptons le Dr Baraduc, le Dr Chazarain, M. de Vesmes, le général Amade, trois prêtres amis de la vérité, M. Malteste, dessinateur et rédacteur au *Monde illustré*, M. Ch. Philippe, avocat à la Cour d'appel, et plusieurs femmes de lettres, etc., etc., et tout notre Comité.

Léon Denis ouvrit la séance en prononçant de belles paroles et l'abbé X... fit une prière fort élevée disant que la vérité doit toujours être proclamée. Il fallait bien reconnaître que les faits dont on se refuse à reconnaître la nature exacte, toutes les manifestations que nous venons admirer dans ces belles séances ont été vues de tous temps. Rappelant les feux qui ont brillé et se sont agités à l'une des séances de Miller, il a osé dire que rien autre ne fut le miracle de la Pentecôte où les apôtres réunis autour de Marie virent ces langues de feu se poser sur leurs têtes. N'est-il pas admissible, ajouta l'abbé X..., que le médium n'était autre que la Vierge autour de laquelle les apôtres faisaient la chaîne? Voilà, de la part d'un prêtre, un acte d'indépendance remarquable. Enfin en l'absence du poète Camille Chaigneau dont le fils seul avait pu venir, sa belle poésie « L'abeille et les fleurs » fut dite après quelques mots la concernant. Dans l'une des premières séances de Miller, le 23 juin, l'esprit de Betsy avait dit à peu près ces paroles en priant les assistants de chanter : « Pour produire de beaux phénomènes, il nous faut vos fluides sympathiques. Là où il n'y a pas de fleurs, l'abeille ne peut pas faire de miel. » C'est cette phrase vraiment poétique, sortie de la bouche de l'esprit d'une négresse, qui a inspiré à Camille Chaigneau les jolies strophes que nous regretterions de ne pas redire pour nos lecteurs et qu'il a dédiées : aux bons amis extra-terriens du dévoué et merveilleux médium Miller.

L'abeille et les fleurs.

I

Chers morts aux blanches draperies,
 Pour revivre en notre séjour,
 Il vous faut les fleurs attendries
 De nos cœurs ouverts par l'amour;
 Il faut à vos métamorphoses
 Leur effluve substantiel.
 Où les fleurs ne sont pas écloses
 L'abeille ne fait pas de miel.

II

Vaillants témoins de la survie,
Pour reprendre vos anciens corps,
Nourrissez-vous de notre vie,
Imprégnez-vous de nos accords ;
Aspirez, fondez les aromes
De notre sang matériel
Où les fleurs n'offrent pas leurs baumes,
L'abeille ne fait pas de miel.

III

A nos gorges prenez la force
De parler encore aux humains ;
Qu'à nos voix votre voix s'amorce
Quand nous chantons mains dans les mains !
Chants ou fleurs, c'est même symbole,
Même éclosion vers le ciel.
Si la fleur n'ouvre sa corolle
L'abeille ne fait pas de miel.

IV

Charphants fantômes, beaux génies,
Esprits d'amour drapés de clair,
Bons messagers des harmonies
Qui venez à nous par Miller,
Mêlez nos substances offertes
A son fluide essentiel !
Toutes nos fleurs se sont ouvertes,
Et l'abeille en fera du miel.

Lorsque le médium Miller fit son entrée dans le salon, il fut accueilli par de vifs témoignages de sympathie. Miller n'est point Américain comme beaucoup de personnes le supposent, il est né à Nancy, c'est donc un Lorrain et un bon Français. Parti jeune pour les États-Unis, il avait réussi à se créer, par son travail, par son intelligence et sa connaissance acquise des objets d'arts, une jolie fortune qui fut en partie engloutie dans la terrible catastrophe qui détruisit San Francisco il y a deux ans. Un incendie qui dura plus de huit jours avait achevé l'œuvre du tremblement de terre. Partout ce n'étaient que cendres et ruines, et le beau magasin qu'avait créé Miller fut la proie des flammes. Désolé et ruiné, Miller, semblable au pieux personnage

biblique Job, ne laissa exhaler aucun murmure, aucune plainte contre le ciel et confiant en ses esprits et en l'amitié de quelques cœurs dévoués, il donna en France, alors qu'il aurait pu s'abandonner au désespoir, les belles séances qui le firent connaître, apprécier et aimer.

— Nous sentîmes dès son entrée qu'il était en bonne forme, bien maître de son pouvoir médianimique et que la séance serait belle.

Lorsqu'il se fut assis sur l'estrade en dehors et contre le rideau, celui-ci s'ouvrit presque aussitôt et le premier esprit qui apparut et ne demeura qu'un instant fut Allan Kardec qui se matérialisait pour la première fois. Il semble évident que le premier qui devait venir à nous, en ce cercle qui a été placé sous son nom, devait être l'auteur des livres des *Esprits et des Médiums*. Je lui ai murmuré : Merci maître !... A-t-il entendu ?

— Un esprit se dénomma ensuite de Broglie... et vint sans doute pour la baronne D... qui était parmi les invités.

— Une apparition féminine lui succéda qui appela M^{me} Josseline Monroc et la pria de monter les trois marches de l'estrade sur laquelle était le cabinet pour l'embrasser. M^{me} Monroc se rendit à cette invitation et tout le monde entendit les baisers échangés. — « Croyez-vous que c'est moi qui vous ai embrassée, demanda Miller que l'on distinguait assis en dehors du rideau et M^{me} M... affirma qu'elle avait reçu un baiser de deux lèvres chaudes privées de moustaches.

— Le phénomène de la boule lumineuse descendant du plafond, que nous avons plusieurs fois constaté à toutes les séances du médium, me remplit d'étonnement et pour le relater je laisse la parole à M. Chevreuil, vice-président du cercle qui l'a parfaitement décrit dans le petit rapport qu'il a bien voulu m'adresser au sujet de ce fait toujours étrange : « Dans cette soirée la plupart des manifestations qui se sont succédé ressemblèrent à celles que nous avons vues chez M^{me} Emile Noeggerath. Mais je les ai observées avec un plus grand intérêt depuis qu'un contrôle sévère et rigoureux a chassé de mon esprit jusqu'aux moindres doutes. »

« Dans cette belle soirée du 9 juillet j'ai apporté toute mon attention sur le magnifique phénomène de la formation d'un fantôme en dehors du cabinet et qui est réellement inimitable : Une lueur mobile apparut en haut des rideaux, errant çà et là comme une énorme bulle de savon, descendant lentement, par instant remontant ensuite s'écartant du rideau. Je ne la perdîs pas de vue un seul moment ; je la suivis jusqu'à ce qu'elle fût descendue sur le tapis d'où elle s'éleva un peu comme un jet de vapeur sortant d'une chaudière dont on aurait ouvert le robinet ; elle grandit de la hauteur d'un mètre environ, je distinguai alors la forme de la tête et des mains moins lumineuses que la draperie qui peu à peu prenait de la consistance. Enfin

les bras s'agitèrent et une figure bien humaine se dressa de toute sa hauteur. »

Deux fois ce phénomène s'est manifesté, et, par deux fois je l'ai suivi du regard sans interruption depuis la lueur initiale jusqu'à la formation complète.

Les divers comptes rendus n'ont pas donné, selon moi, l'importance qui convient à ce fait qui s'est produit souvent et auquel le contrôle du 25 juin n'a apporté aucun obstacle, au contraire, il s'y est présenté avec une netteté parfaite. A notre soirée, j'ai pu faire une observation nouvelle, pour moi qui, cette fois, avais la chance d'être bien placé non loin du médium. J'ai parfaitement vu le visage de la femme qui appela M^{me} Monroc. J'ai vu ce fantôme sortir du rideau, s'avancer, se pencher en avant et embrasser sa parente, et en même temps je voyais distinctement la tête et les mains du médium. J'ai donc, je l'affirme en toute sincérité, observé simultanément Miller et l'apparition. »

De tous les autres fantômes, je citerai, après M. Chevreuil, ceux qui ont offert à mes yeux un intérêt réel et je ferai remarquer que l'esprit de Betsy la négresse, qui se manifeste tout le temps, avait prié M. Léon Denis et l'un des trois prêtres présents à cette séance de venir s'asseoir au bord de l'estrade où ils ont contrôlé la venue de chaque apparition.

Le médium une fois entré avec sa chaise sous le cabinet qui avait été visité, les phénomènes se succédèrent lentement ce soir, ce qui est dû à plusieurs causes que je souligne afin de les éviter à la prochaine séance: l'assemblée était trop nombreuse et la présence de beaucoup d'invités presque imposés, étaient de nature, on le comprendra, en laissant pénétrer des curieux et des sceptiques, à rompre cette harmonie si indispensable des esprits et des cœurs sans laquelle une séance ne saurait être parfaite et, si Miller n'avait été en excellente forme et si les esprits n'avaient eu, comme ils l'ont dit, le plus grand désir de nous satisfaire et de nous instruire, la soirée eût été défectueuse peut-être! La chaleur était excessive et la lumière, qui sera, par expérience, mieux placée la fois prochaine, n'a pas donné, dans cette grande salle, le résultat attendu.

Quatre fantômes ont apparu en même temps, les trois sœurs Fox et Lilie Roberts, vêtues de blanc, les empiècements des épaules phosphorescents ainsi que les bandeaux qui couvraient leurs chevelures.

Un fait important qui devrait convaincre les incrédules est le suivant : Betsy pria Léon Denis, l'abbé et moi d'entrer sous le rideau; elle prit ma main de la sienne assez petite et la plaça sur le cœur du médium entransé et renversé sur sa chaise la tête en arrière. Il battait rapide. Betsy nous dit en anglais : « Le médium est là inerte comme un mort, il ne vit que par le cœur, mais il nous donne sa force. Dites-leur cela. » Alors sortant du cabinet je répétai les paroles de Betsy affirmant que je l'avais bien vue à côté du

médium. Ce qui n'empêcha pas, lorsque je revins à ma place, de m'entendre dire par mon voisin, un poète bien connu et mon parent, matérialiste et incrédule quand même, que j'ai bien regretté de chercher à vouloir convaincre : « Es-tu naïf ! Tu es sous l'empire d'une suggestion ! Quant à l'esprit qui « paraît et disparaît c'est une femme qui s'est habilement glissée sous le « rideau à l'arrivée de Miller ! » Son frère, capitaine de frégate, alla plus loin et me dit, après avoir visité le rideau, en frappant du pied sur l'estrade : « C'est là-dessous qu'est le truc ! » Je lui affirmai que le tapis qui la recouvre avait été cloué sous mes yeux, il n'en voulut démordre, et tous les deux me quittèrent en me serrant la main avec un sentiment de pitié manifeste. Qu'ils sont nombreux les Charles Lebons ! Une apparition étrange et qu'on n'arrive pas à comprendre bien qu'elle soit allée très loin du rideau, s'appuyant d'une main sur le cadre du portrait d'Allan Kardec, de l'autre élargissant sa belle robe de soie blanche brochée d'or est celle qui se désigna : Reine de l'Atlantide et nous dit, dans un anglais très pur, des choses qui, je l'avoue, sont déconcertantes. Je me suis demandé pourquoi cette reine d'un continent submergé disent les historiens grecs, fait problématique et légendaire assurent les autres sans pouvoir dire sur quoi ils fondent leurs convictions — pourquoi, dis-je, cette reine est venue nous parler un anglais réellement très pur, tel que ne le parle pas le médium. Et pourquoi cet esprit féminin se présente-t-il comme reine des Atlantes ?

Eh bien, je vais le dire pour les incrédules. Qu'un esprit se soit formé, qu'il soit sorti du rideau né du médium entransé, il n'en faut pas douter. Mais ce que je prie mes lecteurs de bien comprendre c'est que les entités qui se pressent pour venir à nous, ont rempli sur terre bien des situations et si l'esprit de la grande tragédienne Rachel était autorisé à venir se matérialiser sous nos yeux il n'y aurait rien de surprenant à ce que, mue par un reste d'orgueil bien humain, elle se dit Cléopâtre, Agrippine ou Athalie. Il a dû en être de même pour l'esprit qui a tenu à jouer à nos yeux le rôle d'une reine aussi antique que légendaire et problématique. Mais, je le répète, s'il est douteux que la reine de l'Atlantide fût une reine authentique, le fantôme qui en joua le rôle fut parfaitement vivant et visible pour tous les yeux des assistants les plus rapprochés de l'estrade.

Sans m'appesantir sur les autres phénomènes qui n'ajouteraient rien à la beauté de cette séance, je dirai que les sceptiques n'y ont rien vu, rien compris parce que leur esprit ni leur âme ne sont point encore préparés à recevoir la lumière qui, semblable au feu, ne peut subsister et éclairer s'il ne trouve pas d'aliments devant produire la combustion. Que m'importe que les cent deux assistants aient cru à la loyauté de Miller, à la bonne foi des sociétaires du cercle et de son comité. Il m'a suffi que des esprits éclairés comme ceux de Léon Denis, du Dr Baraduc, du général Amade, des trois

prêtres présents, de M. de Vesmes. et de vingt autres personnes des deux sexes m'aient témoigné leur admiration pour ce qu'ils ont vu et leur conviction que tout ce qui s'est produit est bien l'expression de la vérité.

Miller, parti pour Nancy revoir sa famille, ira passer ensuite quelques jours à Munich en Bavière où il compte donner deux séances.

Il reviendra sous peu et tiendra sa promesse de donner d'autres soirées au cercle Allan Kardec où il sera toujours accueilli avec l'estime et l'amitié dues à sa loyauté, à son désintéressement si parfait, enfin à sa grande et belle médiumnité qu'il a reçue de Dieu et que lui conserveront la pléiade d'esprits qui l'entourent, l'aiment et le protègent.

Le Président du cercle Allan Kardec.

P. MANTIN.

ECHOS ET NOUVELLES

Nous recevons d'une ville de la Pologne russe (Gouvernement de Podolie), le récit, très détaillé, d'une séance de spiritisme dans laquelle ont été constatés des phénomènes curieux de matérialisation.

Le Cercle, composé de huit personnes, dont deux médiums du sexe masculin, tous deux hommes instruits et fonctionnaires dans la magistrature, tient ses assises chez un colonel en retraite, homme connu et très estimé pour son honnêteté et son amour de la vérité, ainsi que par ses recherches et ses études des phénomènes psychiques.

La séance était présidée, ce jour-là, par un savant en matières d'occultisme, avocat distingué de la ville.

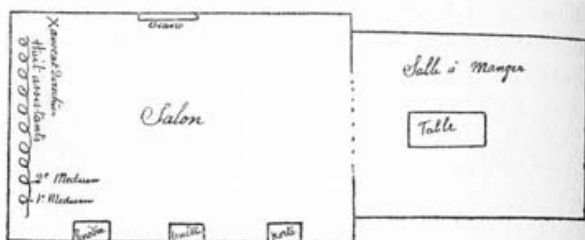
Elle eut lieu dans deux salles contiguës du rez-de-chaussée, le salon et la salle à manger, communiquant entre elles par de larges portes à deux battants, ouvertes complètement, de manière à ne former qu'une vaste salle ayant la profondeur des deux pièces.

Toutes les précautions avaient été prises pour rendre toute supercherie impossible; les portes et les fenêtres donnant sur le jardin et dans les chambres voisines, fermées et scellées, et les huit personnes du cercle assises contre la paroi de fond du salon, opposée à la salle à manger. — Toutes ces personnes, assises en ligne (c'est-à-dire ne formant pas le cercle), étaient attachées par le cou à un long ruban, dont les extrémités étaient fixées aux volets des fenêtres du salon.

Ainsi liés, aucun de ces membres ne pouvait se permettre le moindre mouvement sans attirer l'attention de tous les autres.

L'ameublement des deux pièces, salon et salle à manger, était resté en l'état ordinaire; le piano du salon était ouvert, et la table de la salle à manger, autour de laquelle on s'était assis pour prendre le thé, quelques instants auparavant, était restée couverte de tous les ustensiles: tasses, assiettes, verres, sucrier, samovar (théière)... etc.

Voici un croquis donnant la disposition du local et la position des membres du cercle.



Je laisse maintenant la parole au directeur de la séance en reproduisant, aussi exactement que possible, les termes de sa lettre, écrite en langue française, langue qui lui est très familière dans le langage parlé, mais qui, en écriture, garde la saveur de la construction des phrases, en langue russe.

« La séance commença le soir vers 9 heures, après avoir pris le thé, et la salle à manger resta telle qu'elle était, la table couverte des objets divers: verres, assiettes, tasses, samovar..., etc.; outre ces objets, je déposais par terre, près de la table à manger, une grande lampe à pied de fer, pesant environ 10 kilogrammes, une sonnette, une feuille de papier blanc et un crayon dessus, dans l'espoir d'obtenir de l'écriture directe.

« Les deux médiums, les autres assistants et moi-même étant allés nous placer à l'autre bout du salon, dans les conditions énumérées précédemment, je fis l'obscurité en éteignant la bougie que j'avais gardée avec moi.

« Il va sans dire qu'avant le commencement de la séance nous sommes assurés qu'il n'y avait absolument personne de caché sous les meubles, en sorte que hors les assistants enchaînés par le cou, à l'aide d'un long ruban comme je l'ai décrit ci-dessus, il n'y avait âme vivante dans les deux chambres. »

Les manifestations commencèrent par des attouchements de nous tous par des mains invisibles. J'ai senti, moi, une main d'homme tiède, assez grande; deux mains m'ont ôté un soulier, suivirent des lumières en forme d'étincelles très brillantes, qui parcouraient les deux chambres puis, des éclairs, dans la salle à manger, qui répondaient à nos questions par « oui » ou par « non », trois fois pour « oui » et deux fois pour « non ».

On toucha plusieurs fois les touches du piano, sans jouer cependant une mélodie quelconque.

Le médium n° 1 exprime le désir de fumer, tout en avouant qu'il n'a pas d'allumettes ; j'en prends une boîte dans ma main gauche et, allongeant le bras le plus possible, je propose aux « Esprits » de la porter au médium. Je sens, presque aussitôt, un grosse main qui prend la boîte et la remet, deux secondes après, au médium.

À la clarté de l'allumette, nous voyons, tout près de moi, me touchant presque, la grande et pesante lampe à pied que j'avais posée par terre, tout contre la table, dans la salle à manger. Je saisis cet instant de clarté pour m'assurer que chacun des assistants était bien à sa place.

L'obscurité étant rétablie, nous entendîmes le bruit des pas de deux personnes se promenant au travers des deux chambres ; on distinguait nettement des pas d'homme et de femme. À la demande : « Qui êtes-vous ? » une voix grave et profonde répondit : « Gapon » (le nom du célèbre prêtre orthodoxe, organisateur des ouvriers en 1905, tué en 1906) ; puis parla une voix de femme, mais qui ne donna pas son nom. (Il va de soi que nous acceptons ce que nous disent les Esprits, avec beaucoup de scepticisme, et je me garde bien de croire que ce fût réellement l'esprit de « Gapon » ; néanmoins je me fais un devoir de relater les faits tels qu'ils se développèrent pendant la séance.) Les deux Esprits causaient avec beaucoup de désinvolture, mais ne disaient rien d'intéressant.

À un certain moment nous entendîmes quelqu'un souffler à pleins poumons dans la salle à manger et bientôt nous vîmes des étincelles qui jaillissaient du samovar (bouilloire) et celui-ci commença à chanter comme il arrive toujours au moment où l'eau va entrer en ébullition (le samovar était complètement éteint au commencement de la séance), puis un bruit de verres et de cuillers dans la salle à manger et enfin le bruit d'un liquide coulant du robinet du samovar dans un verre. — La voix de femme, toujours dans la salle à manger, demanda : « Qui veut du thé ? »

Je répondis : « Moi. » Un nouveau bruit de verres et d'eau versée, et voilà que, à pas très lourds et faisant craquer le parquet, l'homme se met en marche dans ma direction pour s'arrêter devant moi à un pas de distance. Je l'entends qui commence à boire en faisant de ses lèvres un bruit caractéristique et très prononcé... Je le prie de ne pas boire tout ce thé qui m'était destiné et je le sens me tendre le verre en prononçant : « Tenez. »

En le saisissant je touche une très grande main qui me l'offre et me sens en même temps heurté par un récipient de verre que je crois un sucrier ; j'y enfonce la main droite, mais au lieu de sucre j'y touche de la confiture (habitude russe, thé avec confiture).

J'ai alors bu le thé sans sucre ; il était excellent !!...

La voix me dit ensuite de déposer le verre sur une petite table qui était à ma portée, ce que j'exécute.

A la fin de la séance, les chambres s'emplirent du gazouillement d'une quantité d'oiseaux que dominait la voix d'un coq. La grosse voix d'homme se fait entendre, et nous déclare que le coq laissera un souvenir de sa présence que nous trouverons déposé sur la feuille de papier blanc que j'avais placé sous la table de la salle à manger en vue d'obtenir de « l'Écriture directe ».

Là-dessus, la séance prend fin et j'allume la bougie. Tout d'abord je fais constater à mes voisins que mon collier en ruban et les cachets à la cire sont intacts, et je visite ensuite, tour à tour, les colliers de tous les assistants ; ils sont également intacts ainsi que le ruban lui-même, que je m'empresse de mettre dans ma poche, afin de l'examiner chez moi, à la loupe, le lendemain, tout à loisir ; j'avais eu le soin de fixer à chaque collier, avant la séance, le nom de son propriétaire. Tout était intact et je conserve précieusement ce document, au cas où on voudrait l'examiner de nouveau.

Or, la salle des séances ayant été parfaitement éclairée, voici ce que nous avons constaté :

1° Mon soulier était placé sur la table, dans la salle à manger.

2° Sur le papier que j'avais placé par terre, sous la table, dans cette même salle, on avait écrit plusieurs lignes, un salut aux assistants, et quelques mots révélant la médiumnité d'une dame de notre compagnie.

3° Sur le même papier une trace irréfutable de la présence d'un oiseau, (probablement d'un coq), trace dont j'éprouve une grande gêne à préciser la nature.

J'enveloppai ce reste précieux avec toute la déférence due à tout ce qui touche aux Esprits (fussent-ils les esprits de coqs malpropres), et j'emportai mon « butin » pour en faire le lendemain l'objet d'une « analyse microscopique ». Mais hélas ! quelle ne fut pas ma déception quand, ouvrant mon paquet le lendemain, je vis que tout était en place à l'exception de ce « coq—uin » produit de digestion, qui avait complètement disparu, sans laisser de trace.

Veuillez croire que cette narration est l'expression de la vérité et qu'il n'y a aucune exagération.

A. T.

Souscription pour le monument de Bonne-Maman Rufina-Næggerath

(PREMIÈRE LISTE)

M ^{me} d'Andert, Asnières.	10 fr.
Une humble amie	10 »
M. A. Denain, à Mouy (Oise)	1 »
M ^{me} Clélie Porteu, Saint-Germain-en-Laye	10 »
Une amie du Havre	5 »
M. Guillemenot Jules, Besançon	2 »
M. Brullé	0 50
M. Vincent Schneider, Mauléon Soules	20 »
Lectrice convaincue de la <i>Survie</i>	2 »
Algol, Honfleur	5 »
Côte, capitaine 1 ^{er} spahis, à Djelfa.	20 »
Amélie Desormeaux, Paris	10 »
E. Bloume, Boulogne-sur-Seine	10 »
La famille de celui qui a subi sa troisième désincarna- tion le 15 avril 1908 et que dans leurs communica- tions les Esprits désignaient comme le grand spi- rite de France et d'Europe	3 »
Groupe Perriquet, Paris	14 »
M. G..., La Rochelle	10 »
M ^{me} Henry, Paris	20 »
M. Maurice Henry, Paris	10 »
Léopold Dauvil, Paris	20 »
M. et M ^{me} Camille Chaigneau, à Paris	50 »
M. Fanau, à Alger	5 »
Albin Valabrègue, Paris	25 »
M. Fleury, Yssingeaux	10 »
M. ***, Saint-Germain	2 »
M ^{me} Pizot.	5 »
M. ***	8 »
M. Chevreuil.	20 »
Général Fix	20 »
M ^{me} de Valpinçon	20 »
Anonyme	20 »
Une amie de la dernière heure.	100 »
Charles et Ellen Letort, Paris.	10 »
Henri Hawkins, Paris.	10 »
Félix Devignes, Paris	10 »

M ^{me} « Sœur Espérance », à Paris.	10 fr.
Vigeant	10 »
Une amie de Mielka	5 »
— — Mielka	5 »
Reconnaissance à Mielka	100 »
Reconnaissance à Bonne Maman	20 »
Commandant Darget	5 »
L. Denis	50 »
M ^{lle} Boffard	25 »
M. et M ^{me} Debrus.	25 »
Anne F. V. Lamon, à Séméac.	2 »
Montant à ce jour	754 50

COMMUNIQUÉ

La *Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise*, fondée en 1902, vient de transporter son siège social à Lyon, 10, rue Bugeaud, et de publier son nouveau catalogue comprenant 2.000 ouvrages sur le magnétisme, le psychisme, le spiriritisme et la philosophie occulte. La *Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise* est une œuvre entièrement indépendante. Elle délivre des abonnements à la lecture pour toute la France et l'étranger. Pour toute demande de catalogues et renseignements, écrire au gérant de la *Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise*, M. A. Jas, 10, rue Bugeaud, Lyon, avec un timbre pour la réponse.

REVENUE DE L'AU-DELA

Peu de lecteurs, en parcourant cet article qu'ils ne liront peut-être pas jusqu'au bout, comprendront que pendant l'état de catalepsie dans lequel fut plongée M^{re} William Moulty, elle s'est extériorisée, que son âme (son corps astral) s'est éloignée de la terre et a pénétré réellement dans l'au-delà d'où elle est bien revenue.

Ce petit article trouve donc sa place à cette page où je crois devoir le placer.

L. D.

Une vieille dame américaine, qui faillit être enterrée vivante, raconte ses merveilleuses impressions.

NEW-YORK, 15 juillet. (Par dépêche de notre correspondant particulier.) — Une femme vient d'échapper à la plus horrible des morts. Elle a failli, en

effet, être enterrée vivante. Il s'agit de M^{me} William Moulty, de New-Britain dans le Connecticut.

Son cœur avait complètement cessé de battre depuis plus d'une heure. Les médecins l'avaient reconnue morte et la famille prenait toutes les dispositions d'usage pour l'enterrement, quand un des assistants remarqua certaines tremulations légères des muscles de la face. Aussitôt les médecins furent rappelés et s'empressèrent autour de la patiente. Ils procédèrent à l'électrisation légère et progressive de la région du cœur et la connaissance revint peu à peu à la malheureuse femme.

Celle-ci déclara qu'elle avait, pendant sa catalepsie prolongée, fait un rêve étrange. Elle avait vu de vastes espaces illuminés de mille clartés ; elle avait eu l'impression d'accomplir un long voyage dans des régions éthérées, et d'une inimaginable beauté. Elle avait vu beaucoup de gens, jeunes et vieux, qu'elle avait connus jadis, notamment sa mère et un autre parent mort il y a trente ans.

La vieille dame, qui a, remarquons-le, soixante ans, n'était point connue jusqu'à présent comme douée d'une imagination débordante. Elle déclare en outre que la mort est une sensation délicieuse.

SOCIÉTÉ ALGÉRIENNE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

A L'HUMBLE

ENSEIGNEMENTS SPIRITES

(Œuvre posthume d'un auteur contemporain.)

Ce livre que la Société d'Etudes Psychiques d'Alger présente au public est une œuvre d'inspiration extra-terrestre. Beaucoup diront c'est invraisemblable parce que c'est surnaturel. Nous répondrons : ce n'est pas surnaturel car le surnaturel n'existe pas et ce n'est pas invraisemblable puisque cela est : Aucun être humainement vivant ne peut revendiquer la paternité de ce livre. Celui qui en a écrit les pages en ignore le contenu. C'est l'œuvre conçue après décès par un auteur contemporain qui, lorsque la mort vint le surprendre, se proposait d'écrire un livre contre le spiritisme sous la forme de roman qu'il a donnée à toutes ses œuvres. Il eut dépeint d'après ses conceptions personnelles l'âme des spirites comme il avait dépeint jadis l'âme des individus d'une race ou bien l'âme des humbles travailleurs du sol ou de l'usine ou encore l'âme d'une cité ou d'une religion. Il est parti-

culièrement remarquable de voir un écrivain matérialiste ne croyant pas à l'existence ni à l'immortalité de l'âme, s'efforcer de décrire l'état d'âme d'une collectivité se perpétuant à travers les siècles ; comme si l'âme collective seule était immortelle alors que disparaissent successivement dans le néant toutes les âmes des êtres qui composent la collectivité.

Il n'a donc pu réaliser sa dernière pensée celle de dépeindre l'âme d'un groupe spirite d'après sa conception matérialiste. Mais depuis, cet esprit d'élite, débarrassé de l'enveloppe matérielle qui l'empêchait de voir un idéal plus pur et plus grand, a voulu réaliser aussitôt l'œuvre spirite telle qu'il la voit maintenant : il reprend, dans l'au-delà, l'œuvre entreprise ici lorsque la mort subite est venue l'interrompre. L'esprit a conservé sa puissance de conception mais l'effort suit maintenant une nouvelle voie expliquant plus clairement le sens et le but de la vie. Cet esprit a senti dans l'au-delà que dépouillée de sa chair mortelle l'âme vivait encore et il a trouvé enfin la solution du problème de la vie qui avait toujours fait l'objet inavoué de ses angoissantes recherches.

Cette œuvre ne peut pas être signée de la main de son auteur, esprit désincarné. Quant à la main qui l'a écrite inconsciemment, elle ne fut que l'instrument passif du fluide spirituel échappé il y a cinq ans de ce puissant cerveau dont les œuvres firent époque dans la littérature contemporaine. Le livre d'aujourd'hui fera peut-être époque encore en propageant, dans le monde intellectuel, cette littérature dictée par les esprits de l'au-delà.

Ce n'est certes pas le premier ouvrage de ce genre que l'on trouve en librairie : Depuis la dernière moitié du siècle dernier, des journaux, brochures et livres fort nombreux ont été publiés, rendant compte d'innombrables manifestations et communications intellectuelles que les esprits invisibles ont réussi à faire aux hommes de bonne volonté. L'œuvre présentée aujourd'hui semble destinée plus que toutes à donner un coup décisif à l'ostracisme que les manifestations de l'au-delà ont subi jusqu'ici.

Il appartenait bien à ce romancier dont chaque œuvre de sa vie semble être la révélation, l'étude et la description d'une âme collective, de nous faire aujourd'hui la révélation de l'âme du spiritisme.

Chacun de ses romans est la personnification d'une race, d'un groupe, d'un peuple, d'une religion ou d'une cité. Chaque livre semble l'analyse de l'âme d'une fourmilière où chaque fourmi obéit inconsciemment à l'esprit de la communauté. C'est la démonstration d'une énergie animique qui meut la matière collective comme l'âme humaine fait mouvoir les organes d'un individu. C'est enfin la confirmation du *Mens agit at molem* de Virgile.

Il est permis de croire que l'esprit du célèbre romancier n'a pas été trop surpris en s'apercevant dans l'au-delà que cette énergie animique individuelle persiste après la destruction du corps ; que l'âme indestructible revit

encore pour continuer sa mission dont le séjour terrestre n'a été qu'une étape dans sa vie indéfinie. Il sait maintenant que ni l'âme individuelle de l'homme pas plus que l'âme collective d'une race humaine ne peut mourir. Tout se transforme, rien ne se perd : ni l'esprit, cette énergie fluide dont l'univers est animé, ni la matière dont les atomes en se désagrégeant se reconstituent sous d'autres formes.

On reconnaîtra facilement par le style et l'argumentation simple et juste la maîtrise du romancier qui a écrit : « Avoir une impression forte et la rendre avec la plus grande intensité et la plus grande simplicité, c'est l'art d'écrire tout entier. »

Pour la publication de cet ouvrage, la Société d'Études Psychiques d'Alger se voit dans la nécessité de faire appel à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de l'au-delà. Le nombre de souscriptions nécessaires pour la publication de l'ouvrage est de 500 à 1 franc l'une. Par conséquent les 500 premiers souscripteurs qui auront envoyé préalablement cette modeste somme recevront *franco* l'ouvrage dès son apparition.

Le prix de vente ultérieur sera de 2 francs le volume pour les non souscripteurs.

Les souscriptions devront être envoyées au *Trésorier de la Société des Études psychiques* à Alger, 6, passage du Caravansérail, en un mandat poste.

Errata. — Dans le numéro de juillet, article intitulé *La Crédulité de M. Gustave Le Bon*, plusieurs coquilles ont été commises. Nous prions nos lecteurs de corriger ainsi ces erreurs :

Page 422, ligne 12, au lieu de *l'envers* lire *l'encan*.

Page 424, ligne 11, au lieu de *hésitation* lire *lévitation*.

— ligne 24, au lieu de *denchi* lire *elenchi*.

LA RÉDACTION.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE BEAUDELOT

Les Mystères de l'Univers, réponse aux *Énigmes de l'Univers* de Haeckel, par le comte de TROMELIN, lauréat de l'Institut. 1 vol. in-12 de 372 pages. Prix : 3 fr.

Les Mystères de l'Univers ne sont pour ainsi dire que la préface d'une œuvre colossale : cependant, les faits nouveaux, les aperçus captivants, les

originales conceptions, dont le mérite repose sur des observations positives et des déductions rigoureuses, abondent dans cet ouvrage. L'auteur bien connu dans le monde scientifique par ses travaux d'érudit mathématicien est aussi un éminent occultiste; avec une conscience forte, il aborde les problèmes qui passionnent depuis longtemps le monde des savants. C'est dans ces conditions qu'il étudie tout particulièrement la Création, qu'il explique, dans une analyse serrée, ce qu'il faut entendre par l'Esprit, ce que sont les Êtres, l'Homme, la Personnalité et l'Immortalité, la Genèse de l'Homme, les Origines et les Fins des Êtres.

A l'encontre de Haeckel, — qui néglige les phénomènes occultes, que tous les savants devraient connaître et discuter, qui nie l'Intelligence suprême et n'attribue aux Lois admirables qui régissent l'Évolution universelle d'autre cause que le hasard, — le comte de Tromelin discute, appuie ses théories sur des faits qu'il est intéressant de suivre dans cette œuvre de logique serrée, de rationalisme mathématique.

Contes furtifs, par J. ESDIN, 1 vol. in-12 ; 2 fr. 50.

Ce sont des histoires étranges, d'un intérêt captivant, qu'on lit avec émotion. Mais ne vous y trompez pas ! Sous le tissu gracieux des drames se cache une consolation et un enseignement qu'il est aisé de découvrir. Tous les lecteurs estimeront que *Contes furtifs* est un ouvrage de qualités rares, et qu'il mérite une place de choix parmi leurs auteurs préférés.

Pour combattre les Maladies par l'Application de l'Aimant, par H. DURVILLE. Broch. de 72 pages, 14^e édit, avec 12 Portraits et 15 Figures. Prix : 1 franc, à la Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris.

On sait depuis longtemps déjà que toutes les maladies nerveuses et la plupart des maladies organiques : anémie, constipation, crampes, crises de nerfs, diarrhée, douleurs, engorgements, fièvre, gravelle, hystérie, incontinence, insomnie, jaunisse, maux de tête, de dents, d'estomac, de reins, migraine, névralgie, palpitations, paralysies, rhumatisme, sciatique, vomissements, etc., sont parfois rapidement guéries par l'*Application des Aimants*.

Les douleurs vives cessent au bout de quelques instants, les accès deviennent de moins en moins violents et la guérison se fait, sans médicaments et souvent, sans rien changer à son régime et à ses habitudes.

L'action curative des aimants vitalisés de M. Durville est bien plus grande que celle des aimants ordinaires. Par une disposition spéciale, ils peuvent être portés le jour et la nuit, sans aucune gêne, sans aucune fatigue.

L'immense avantage qu'ils possèdent sur tous les autres traitements, c'est que l'on peut, avec le même aimant, selon la nature de la maladie, augmenter ou diminuer l'activité organique, exciter ou calmer, et rétablir ainsi l'équilibre des forces qui constitue la santé.

Cette nouvelle édition de *l'Application de l'Aimant* très artistement éditée, avec Portraits et Figures, est un ouvrage de vulgarisation des plus intéressants, tant au point de vue physique qu'aux points de vue physiologique et thérapeutique. Il contient un historique de l'application de l'aimant en médecine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; une étude sur la physique de l'aimant, où l'auteur révèle l'existence d'une force inconnue qu'il a découverte ; une étude plus remarquable encore sur la physiologie, où la polarité du corps humain est démontrée, une description des pièces aimantées à employer dans un traitement, et un précis de thérapeutique qui permet au malade de savoir ce qu'il faut faire et de se traiter sans le secours du médecin. C'est l'application des principes que l'auteur a exposés avec tant de clarté et de précision dans sa *Physique magnétique*.

Cet ouvrage, traduit en espagnol, en italien, en allemand, se recommande particulièrement à l'attention de ceux qui souffrent ; car ils sont assurés de trouver là un moyen simple, facile et peu coûteux de guérir ou tout au moins de soulager presque tous leurs maux.

A. Lux. — **L'Amour à Lourdes**, une brochure in-8° carré luxueusement éditée. Librairie Leymarie, prix : 2 francs.

Nombreux sont les mélancoliques et les découragés las de souffrir, las de vivre. Le monde est peuplé de solitaires dont le cœur souffre en secret d'un immense besoin d'aimer impuissant à trouver sa radieuse et bienfaisante expansion.

Tout être cependant a des droits à la paix, à la joie, à la part de bonheur à laquelle instinctivement il aspire et le secret d'y parvenir ne peut nous être irrévocablement cédé. Bien plus, ce secret est en nous ; il ne faut qu'un peu de lumière pour nous le révéler.

A cet égard, l'histoire de certaines âmes peut en guider beaucoup. C'est le cas de A. Lux — une femme du grand monde évidemment — : Elle a beaucoup aimé, elle a beaucoup souffert, elle nous dit comment la lumière s'est faite en elle.

La voie est attrayante et accessible à tous. Ce livre fera du bien.

Les étudiants en occultisme y trouveront un lumineux exposé des théories du Dr Baraduc qui leur sera une clef et une introduction aux œuvres du maître.

CH. D'ORINO. — **Simplees Conseils** : brochure in-12, de 24 pages : prix, 0 fr. 25.
 — **Le Travail** : brochure in-12, de 12 pages : prix, 0 fr. 15. — **La Famille** :
 brochure in-12, de 12 pages : 0 fr. 15.

Si vous voulez trouver le bonheur ici-bas, pratiquez les petites vertus car elles ressemblent aux violettes qui se cachent dans l'herbe, que l'on ne voit pas toujours, que l'on foule même aux pieds, mais dont la douce odeur n'en subsiste pas moins. Tels sont les *Simplees Conseils*. Travailler, c'est graviter autour de la puissance créatrice, recevoir ses effluves et participer à ses pouvoirs. *Le Travail* c'est la gaieté sans ombre, c'est le moralisateur par excellence. De plus, préparez-vous à la vie du foyer par l'amour de cette grande famille qui s'appelle l'humanité, car l'acheminement vers la charité universelle c'est l'amour de *la Famille*.

En quelques mots, voici l'exposé de ces trois petites brochures dont le seul désir de l'auteur, en les écrivant, fut de propager parmi nous le plus grand des biens, le moyen d'être heureux.

KHANDALLA. — **Apaisement**, une brochure in-18 Jésus. Prix, 0 fr. 50.

Ces pages s'adressent surtout à ceux qui souffrent, qui pensent et qui espèrent. Les plus forts, les plus railleurs, les plus sceptiques, qui l'avouent ou non, ont des minutes redoutables à traverser dans la vie. Nous avons essayé de formuler ici le résultat des expériences acquises, et les réflexions inspirées par l'école de la vie.

Comment on défend Sa Jeunesse. Lutte pour rester jeune de Corps et d'Esprit, par le Dr SCHEFFLER. In-18 de 36 pages, 2^e édition. Prix : 1 franc. Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Ouvrage très important par les services aussi incontestables qu'incontestés qu'il a rendus et qu'il rendra encore à tous ceux qui veulent retarder jusqu'à leurs dernières limites les ravages de la vieillesse.

Dans un langage très simple, l'auteur définit la *Jeunesse*, explique les modifications que l'organisme subit pendant la vieillesse et indique la conduite à tenir pour rester jeune et fort aussi bien au physique qu'au moral.

Pour combattre l'Entorse et les Foulures, par le Dr G. RIDET, professeur d'Anatomie et de Massage médical à l'École pratique de Magnétisme et de Massage. In-18 de 36 pages, 2^e édit. Prix : 1 franc. Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Petit ouvrage indispensable aux médecins, aux masseurs, aux magnétiseurs et même aux gens du monde, car les *Entorses* et les *Foulures* sont des

accidents fréquents et parfois très graves qui nécessitent un traitement manuel spécial. Ce traitement repose exclusivement sur le massage. Il peut être fait par tous les professionnels et même par les gens du monde qui se pénétrèrent bien des principes et procédés décrits dans ce petit volume très scientifique, mais aussi très simple et très pratique.

JULEVNO. — **Nouveau Traité d'Astrologie pratique**, tome II. Un volume in-8 raisin. Prix : 5 francs, librairie générale des sciences occultes, bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, 11 — Paris, V^e.

Ce volume constitue le complément du *Nouveau Traité d'Astrologie* de Julevno, dont nous avons déjà publié la première partie, qui a été si bien accueillie du public occultiste.

Ce volume comprend la deuxième et la troisième partie.

Dans la deuxième partie, l'explication successive des douze maisons de l'horoscope est développée d'une manière complète et remarquable au moyen de détails nombreux et d'un faisceau d'horoscopes curieux, servant d'exemples, qui guideront, pour ainsi dire *pas à pas*, le lecteur dans l'interprétation des thèmes de nativité.

Toutes les difficultés possibles s'y trouvent prévues et solutionnées.

La troisième partie est entièrement consacrée à l'étude si importante et si intéressante des Directions. Elles s'y trouvent tout à fait simplifiées et soigneusement analysées dans tous leurs effets si complexes; elles sont mises à la portée de tous les astrophiles qui pourront, sans difficultés, en faire une application utile à leur propre horoscope.

Ce nouveau traité d'*Astronomie judiciaire*, ainsi complet, sera, tant par sa clarté que par sa richesse de documents, un auxiliaire précieux pour tous ceux qui s'intéressent à l'étude captivante de la *Science Astrale*, soit au point de vue scientifique, soit au point de vue pratique.

Ce traité arrive à son heure, et a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les occultistes.

ALBERT JUNET. — **Le Modernisme et l'Infaillibilité**, librairie critique E. Nourry, 14, rue Notre-Dame-de-Lorette, 14, un volume in-16. Prix, 1 franc.

C'est, avec des armes et une stratégie toutes nouvelles, la reprise de la lutte du libre examen chrétien contre l'autorité abusive. C'est au principe même de cette autorité que l'auteur recourt pour la vaincre. Il rappelle que le Pape, malgré les demandes les plus expresses, n'a jamais osé déclarer s'il avait été oui ou non infaillible en condamnant le modernisme. Et

M. Jounet montre que le oui ou le non seraient également périlleux pour la Papauté. Il analyse avec la plus nette vigueur ce péril de l'infailibilité, demeuré jusqu'à ce jour inaperçu, autant des rationalistes que des croyants. Laisser libre la science ou exposer des sentences données pour infailibles à être vérifiées, voilà le dilemme où l'auteur place la Papauté. Il semble bien qu'il y ait là une attitude neuve et très forte.

JULES DE MARTHOLD. — *La Bonne Lorraine*, Chronique nationale. Paris, 1908. 1 vol. in-18. H. Daragon, éditeur, 96-98, rue Blanche. Prix : 2 francs.

Jeanne d'Arc ! *La bonne Lorraine* résume en sa gloire douloureuse toute l'âme de notre patrie.

On rapporte qu'un jour où le mot d'ordre était *France*, l'Empereur l'ayant demandé à un factionnaire, celui-ci, qui était Lorrain, troublé, répondit *Jeanne d'Arc*.

— Je te pardonne l'erreur, fit Napoléon, France et Jeanne c'est même chose.

Jeanne d'Arc est de ces créatures élues qui demeurent, à travers les successives postérités, toujours vivantes dans les cœurs dont elles sont la voix, la chair et le sang, tout le terroir, toute la race.

Comme Jésus, Jeanne n'est-elle pas morte pour le peuple afin que toute la nation ne périsse pas ?

Jeanne d'Arc ! nom sacré rapprochant tous les esprits, nom conciliateur devant lequel s'évanouissent les passagers tumultes des opinions et des haines, foi dissipant les schismes. Figure entre toutes populaire, cette fille des champs dont, comme l'a si justement dit Michelet, l'originalité fut le bon sens. Aussi est-elle le fond de la conscience française.

Si notre poésie n'a pas su créer un type imaginaire incarnant le génie de Gaule, la réalité a fait ce miracle et la chaste et vaillante guerrière sans cesse tressaille aux entrailles de tous.

C'est donc pour tous que M. Jules de Marthold a, non pas raconté, mais fait vivre l'épopée en une suite de scènes montrant toute la chevauchée, de Domrémy à Rouen, d'une poésie simple et naïve, ailée, mais positive, redisant le simple et naïf héroïsme de la pauvre bergère et sachant nous émouvoir aux stations de son calvaire.

Les cinquante-deux tableaux de *La Bonne Lorraine*, reflet exact et pittoresque d'une époque, sont, pour ainsi parler, une fresque en miniature.

La 1^{re} partie, *La Vocation*, étudie avec une grâce souriante l'enfant et la jeune fille ; la 2^e *L'Œuvre*, chante le retentissement des triomphantes batailles ; la 3^e, *La Voie douloureuse*, dénonce les traîtres et pleure avec la victime.

Signalons tout particulièrement le *Prologue au ciel*, l'*Ave Maria*, *Le Rouet*, *le Secret du sang*, une stridente et curieuse *Chanson anglaise*, *Monseigneur de Beauvais*, le superbe *Pantoum* devant Paris, *Adieu Patrie*, etc.

En un symbolisme charmant, le poète résume ainsi sa délicate pensée :

La double croix d'Anjou, vierge à l'âme sereine,
Qui mit fin à des maux jusqu'alors inconnus,
Deviendra grâce à toi, double Croix de Lorraine,
Faites du noir gibet où l'on cloua Jésus
Et du poteau maudit où te cloua la haine.

Au reste, l'éloge de M. Jules de Marthold n'est plus à faire ; sa plume distinguée a su remporter des victoires sur tous les champs de la pensée, soit dans le livre, soit au théâtre, où il sait l'art de toucher les foules.

Le Mystère Chrétien et les Mystères Antiques par le Dr RUDOLF STEINER, traduit de l'allemand et précédé d'une introduction par Édouard SCHURÉ. 1 volume in-16, 3 fr. 50. Librairie Académique Perrin et C^{ie}, Paris.

Ce livre est destiné à soulever de vives discussions parmi les historiens, les théologiens, les libres penseurs et les théosophes. Il présente, sous un jour entièrement nouveau, l'origine, la filiation et l'existence actuelle de la doctrine ésotérique occidentale. Le christianisme, organiquement relié à l'initiation antique, y apparaît dans son essence intime et dans sa portée éternelle.

A cet ouvrage, d'une documentation précise et d'une pensée transcendante, l'auteur des *Grands Initiés* a joint une introduction d'une puissante envolée, qui lui donne la valeur d'un signe des temps, et d'un véritable manifeste.

A. TRINCHANT. — **Spiritisme**, brochure de 16 pages : 0 fr. 10, franco 0 fr. 15.

Depuis de longues années des ouvrages d'une réelle valeur ont paru sur le spiritisme et il peut paraître osé d'essayer la publication d'une série de brochures pour le vulgariser et mettre en garde contre tous les abus qui peuvent se produire en voulant : soit nier les phénomènes psychiques, soit détourner leur sens en les faisant entrer dans le domaine physiologique.

Ce que j'ai fait, avec l'aide de mes amis de l'au-delà, est : 1^o Pour éclairer les expériences spirites au point de vue scientifique. 2^o Pour donner à ceux qui s'occupent de ces questions un nouvel élément.

Enfin si j'ai fait des brochures de propagande à un prix aussi minime, c'est pour permettre à tous, surtout à ceux qui ne sont pas favorisés par la fortune, la facilité de pouvoir apprendre autant que les autres. De ne pas sui-

vre seulement sur leur journal quotidien les idées bonnes ou autres qui sont émises sur ce sujet.

C'est pour qu'ils puissent en toute liberté se faire une opinion.

Puissé-je y avoir réussi.

Sociologie et Fouriérisme, par F. JOLLIVET CASTELOT ; 1 vol. in-18 jésus. Paris, 1908. H. Daragon, libraire-éditeur, 96-98, rue Blanche. Prix : 3 fr. 50.

Les théories remarquables de Fourier sont peu connues du public et ses ouvrages compacts, d'une lecture difficile, ne sont guère abordables. Pourtant le système sociologique qu'ils exposent mérite d'être étudié sérieusement, car il est le précurseur de tous les autres.

Aussi M. Jollivet Castelot a-t-il pensé effectuer un travail utile en résumé, en commentant et en adaptant aux vues de notre époque le socialisme fouriériste qui repose essentiellement sur le principe de l'Association et de l'Attraction.

On trouvera dans ce petit volume, aussi clair que substantiel, l'analyse complète des géniales idées de Fourier et l'on verra quelles applications progressives il est possible d'en faire à la Société moderne dont l'évolution rapide vers un Socialisme rationnel n'est plus discutable.

La Quintessence du spiritisme, par ROUXEL, 1 vol. in-18. Paris, prix : 1 franc, P. Leymarie, 1907.

Depuis plus d'un demi-siècle, une science, philosophie, religion ou superstition est née — ou ressuscitée — sous le nom de spiritisme. Le berceau de ce nouveau-né n'a pas été entouré par de bonnes fées. Dès son premier cri, le spiritisme est devenu un objet de malédiction pour les théologiens et de risée pour les savants et les philosophes. Et cependant, non seulement il a résisté, mais il fait des progrès incessants dans tous les pays et surtout dans les pays neufs, comme les Deux Amériques et l'Australasie, où l'arme du ridicule est moins acérée qu'en France.

Qu'est-ce donc au fond que le spiritisme ? N'est-il qu'une superstition ajoutée à tant d'autres n'ayant aucun fondement réel ? Ceci est l'opinion du commun des mortels et même de la grande majorité des savants les mieux cotés.

Voici, par exemple ce qu'en dit Hæckel dans ses *Énigmes de l'Univers* : « Une des formes les plus remarquables de superstition est celle qui, aujourd'hui encore dans notre société civilisée, joue un rôle étonnant : le spiritisme ou croyance aux esprits sous sa forme moderne. C'est une chose aussi étonnante qu'affligeante de voir que des millions d'hommes civilisés sont

encore complètement sous le joug de cette sombre superstition ; bien plus, on compte quelques naturalistes célèbres qui n'ont pas pu s'en affranchir. »

Il faut que Hæckel ait une bien grande confiance en ses propres lumières et bien peu en celles des autres pour croire que des millions d'hommes parmi lesquels, en outre de « quelques naturalistes célèbres » on compte un très grand nombre de savants, non célèbres, mais savants tout de même, pour croire, dis-je, que tous ces hommes sont des dupes ou des fripons.

L'explication donnée par Hæckel de cette anomalie ne nous paraît pas très satisfaisante.

« Le fait regrettable, ajoute-t-il, que des physiciens et des biologistes aussi distingués aient pu tomber dans cette erreur, s'explique en partie par l'excès chez eux de l'imagination, par le manque de critique, en partie aussi par la puissante influence de dogmes inflexibles implantés dans le cerveau de l'enfant, dès la première jeunesse, par l'instruction religieuse. »

Il nous semble qu'ici Hæckel se fait tort à lui-même : il a pour le moins autant d'imagination que les physiciens et les biologistes spirites, et chacun sait que ceux-ci, avant de devenir spirites, étaient aussi émancipés que lui des influences religieuses.

Pour que tant d'hommes « distingués » soient devenus spirites, il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous, s'il n'y a rien, il n'en reste pas moins intéressant d'étudier le phénomène afin de découvrir la cause de leur égarement et de les ramener dans le bon chemin.

Abandonné longtemps aux irréguliers de la science, le spiritisme contient probablement une certaine dose d'erreurs, — quelle doctrine sociologique, philosophique et même scientifique n'en renferme pas ? — mais il est possible qu'il y réside aussi quelques éléments de vérité, et le devoir du savant et même de tout homme est de chercher à dégager l'une de l'autre.

C'est ce qu'a pensé M. Rouxel qui, depuis une trentaine d'années, emploie ses loisirs à l'observation des phénomènes et à l'étude de la littérature spirite, et qui vient d'exposer le fruit de ses recherches dans un petit livre très substantiel.

Quoi qu'en dise Hæckel, la réalité des faits annoncés par les spirites n'est contestée par aucun des savants qui ont eu la patience et l'attention nécessaires pour les bien étudier. On n'est plus divisé que sur la théorie, sur l'interprétation de ces faits, sur la nature de la cause qui les produit. Les savants ont présenté un grand nombre d'hypothèses, mais aucune n'a encore pu rallier une majorité, ni ébranler les principes fondamentaux de la théorie spirite.

Je dis « les principes fondamentaux », car, dans le détail, la doctrine spirite a déjà évolué. Dans leur premier enthousiasme, beaucoup de spirites ont d'abord exagéré l'importance des phénomènes. Ils ont cru voir dans les

manifestations des esprits une nouvelle révélation religieuse. Pour eux Dieu, ou pour le moins ses premiers ministres, les Esprits supérieurs, seraient venus nous apporter une nouvelle Loi. Au lieu de nous parvenir par un Sinaï, au milieu des éclairs et des tonnerres, la Parole de Dieu nous serait transmise tout simplement par un guéridon.

La plupart des spirites sont aujourd'hui revenus de cette erreur; ils reconnaissent que, la nature ne faisant point de sauts, les Esprits ne sont généralement pas beaucoup plus savants que nous, et que leurs révélations doivent passer devant le tribunal de notre raison. Les manifestations spirites nous prouvent seulement que les Esprits existent, c'est-à-dire que l'âme survit au corps, ce qui est essentiel et suffisant.

Si l'âme continue de vivre après sa séparation du corps, la vie future est nécessairement la conséquence de la vie présente; elle en est la récompense ou la pénitence; nous récolterons là ce que nous aurons semé ici.

Les applications morales et sociales de cette théorie sont faciles à découvrir et, dans les temps troublés que nous traversons, où tous les appétits sont déchaînés, cette doctrine peut produire de bons effets, si elle est scientifique, c'est-à-dire si elle est solidement basée sur les faits et sur le raisonnement. L'est-elle? M. Rouxel le croit, mais c'est à chacun d'en juger. Nous ne dirons ici qu'une chose: Si le spiritisme n'est qu'une illusion, il est regrettable que M. Rouxel n'applique pas son temps et ses talents à des travaux plus utiles par exemple à nous donner une synthèse des idées si diverses et souvent si profondes qu'il dissémine depuis si longtemps dans le *Journal des Économistes*.

H. BOUET.

Comment on se défend de la Douleur. Lutte victorieuse contre la souffrance dans la plupart des maux, par le Dr H. LABONNE. Broch. de 72 pages, 2^e édit. Prix: 1 fr., à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri. Paris.

Après avoir défini en fort peu de mots le rôle que la *douleur* joue comme symptôme dans les diverses maladies, l'auteur décrit le traitement médical qui convient dans 150 cas environ, pour soulager toujours, guérir quelquefois; dans tous les cas, pour calmer la douleur, ce qui permet toujours au malade, même incurable, de goûter le repos et de réparer ses forces.

Comment on se défend contre les Varices et les Hémorroïdes. Lutte contre l'hérédité veineuse et les phlébites, par le Dr LÉNARD. Broch. de 48 pages, 2^e édit. Prix 1 fr., même librairie.

Savante description à la portée de toutes les intelligences, relativement aux *varices*, à leur nature, à leur cause, à leurs symptômes, à leur marche, à

leur pronostic, aux accidents et complications qu'elles peuvent déterminer. L'auteur expose ensuite les moyens hygiéniques et le traitement médical que l'on doit employer pour les éviter, pour les guérir et tout au moins, dans les cas graves que l'on néglige, pour les améliorer et les rendre supportables.

Comment on se défend contre les Maladies d'Estomac. Lutte contre la dyspepsie et la gastralgie, par le Dr AUD'NOU, médecin des hôpitaux de Paris. Broch. de 48 pages, 2^e édit. Prix : 1 fr., même librairie.

Excellente étude à mettre entre les mains du public. Tout ce qui se rapporte à l'estomac, à l'intestin et à leurs maladies est méthodiquement étudié pour les éviter d'abord, ensuite pour les guérir si on n'a pas su les prévenir.

J. LEFÈVRE. — *La Matérialisation de l'Éther.* — H. Daragon, éditeur, 1 vol. 1 fr. 50.

Complétant les travaux en cours sur les constatations récentes de la dissociation de la Matière l'auteur de la *Matérialisation de l'Éther* démontre d'une façon expérimentale formelle que la reconstitution inverse est permanente. — Mais cette étude devient particulièrement captivante lorsqu'elle nous prouve que la vie est le résultat fatal de cette nouvelle transformation. Et J. Lefèvre identifie l'Âme, le Moi, avec la Vie, qu'il nous fait reconnaître comme étant l'Énergie fondamentale de la constitution de l'Univers. Réalité désormais scientifique, indéniable, qui va se dresser triomphante en face des théories dissolvantes du Matérialisme et qui ouvrira la voie à des recherches dont les conséquences révolutionneront nos systèmes philosophiques.

A la même librairie l'apparition du dernier numéro de la *Revue Générale des Sciences Psychiques* suscite des polémiques nombreuses dans le monde savant.

La santé par la science de la respiration, par le Dr Victor ARNULPHY.

En quelques pages d'un style clair et facilement compréhensible pour tout le monde, l'auteur a résumé d'une façon précise et lumineuse toute l'hygiène de la respiration et son importance capitale pour la santé.

Il indique ensuite 12 exercices de respiration pour développer la poitrine et fortifier le corps.

Il montre enfin comment on peut traiter une foule de maladies, même la tuberculose, sans médicaments, en variant suivant les cas la façon de respirer.

Prix franco : 2 francs. *Bibliothèque Universelle Beaudelot*, 36, rue du Bac, Paris.

Bibliothèque Théosophique, 10, rue Saint-Lazare, Paris. **Le rapport de Dieu à l'homme**, par A. SCHWART. Extrait du *Theosophist*, numéros de décembre 1899 et janvier 1900. Traduit de l'anglais. Une brochure in-16 jésus de 72 pages. Prix : 1 franc.

H. P. Blavatsky et les Maîtres de la Sagesse, par ANNIE BESANT. Traduit de l'anglais. Brochure in-16 jésus de 136 pages, 1 fr. 50.

H. DARAGON, éditeur, 96-98, rue Blanche. **Traité de longévité ou l'art de devenir centenaire**, manuel des convalescents, manuel des gens bien portants par ERNEST BOSC DE VÈZE, 1 vol. in-18, prix : 5 francs.

JACOB BOEHM. — **De signatura rerum** (De la signature des choses). Miroir temporel de l'éternité. Traduit de l'allemand par SÉDIR ; 1 vol. in-8 de la « Collection des Classiques de l'Occulte », avec introduction et notes. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage célèbre, auquel Saint-Martin, le philosophe inconnu, attribuait une immense valeur, est l'une des très rares études où soit abordée simultanément la double description du grand-œuvre physique et du grand-œuvre psychique. En notre temps de triomphe de la science pure, où tant d'intelligences sont portées à ne cultiver que le mental au détriment de l'animique, où tant de faux sages font de la prestidigitation chimique et magnétique, où les titres des anciens adeptes sont prostitués par des modernistes avides de réclame, — des livres comme celui-ci, sincères, vécus et simples, sont appelés à faire le plus grand bien. La doctrine des correspondances y est présentée d'une façon originale; l'alchimie y est expliquée sans hiéroglyphes ; le récit évangélique y reçoit une interprétation aussi profonde que celles qu'ont pu en fournir les mystiques les plus orthodoxes; enfin le sublime cordonnier théosophe embrasse, dans ces pages, ce que l'étude de l'Invisible, de la matière et de l'homme, offre de plus caché et de plus riche en résultats. C'est un livre de chevet, dans lequel ceux qui ne craignent pas le travail de la méditation, trouveront, à chaque nouvelle lecture, une plus riche récolte d'idées et d'émotions.

Le Directeur-Gérant :
PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :
LÉOPOLD DAUVIL.